

Pavlof, Caroline Jaenisch, Mme. Les Préludes, par Mme Caroline Pavlof, née Jaenisch. 1839-0.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).



**LES PRÉLUDES,**

**PAR**

**M<sup>ME</sup> CAROLINE PAVLOF,**

**NÉE IAENISCH.**

*ye*

*29684*

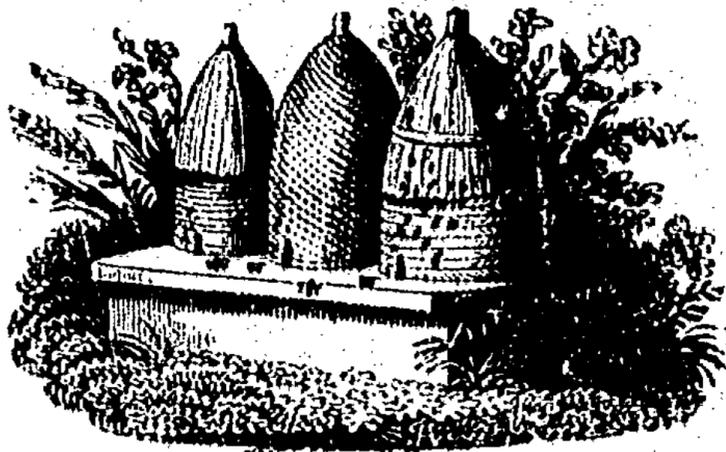


# LES PRÉLUDES,

PAR

M<sup>ME</sup> CAROLINE PAVLOF,

NÉE IAENISCH.



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,  
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

.....  
M DCCC XXXIX.



## AVANT-PROPOS.

---

M. de Lamartine a dit quelque part, en parlant des traductions, qu'elles étaient l'œuvre la plus difficile *et presque* la plus impossible de l'esprit humain. Il parlait des traductions qu'on fait des poètes célèbres, admirés dans leur langue. Combien de beautés, en effet, qui ne sauraient passer d'une langue dans une autre ! La poésie est, en quelque manière, une essence subtile ; elle habite dans un flacon scellé où le poète l'a enfermée avec soin. En voulant changer le vase qui la contient, on court risque qu'elle s'évapore au passage. Cette âme qui change de corps perd souvent, dans la transmutation, ce je ne

sais quoi de divin qu'elle avait dans sa forme primitive. Que reste-t-il d'un grand poète dans des traductions faibles et décolorées comme le sont, pour la plupart, nos traductions françaises? quelque chose qui ressemble de loin à sa pensée, comme une copie grossière, faite par la main d'un écolier inhabile, ressemble aux chefs-d'œuvre de Raphaël. Il y a pourtant une manière de copier et de traduire les œuvres des grands maîtres en peinture et en poésie; c'est d'être soi-même bon peintre ou bon poète. Ce secret-là est le véritable. Pour ne parler que de la poésie, vous qui aspirez à vous faire l'interprète d'un Dante, d'un Schiller, d'un Goëthe, d'un Byron, pénétrez d'abord dans le sanctuaire de sa pensée, faites-vous néophyte dans sa religion; puis, quand vous en saurez assez pour devenir prêtre à votre tour, ceignez vos reins, entonnez l'hymne! le mystère de la poésie éclora de lui-même sur vos lèvres, sans que vous sachiez comment vous vous êtes trouvé maître des paroles en même temps que des pensées. Ainsi vous approcherez le plus possible de votre modèle, et, sous l'influence des mêmes inspirations, vous produirez les mêmes impressions.

Madame Caroline Pavlof, auteur de ces *Préludes*, est une jeune dame russe d'un talent reconnu dans sa patrie et en Allemagne. Elle a publié en 1833, sous ce titre : *das Nordlicht* (Lumière du Nord), un volume de traductions allemandes des poètes de la nouvelle littérature

russe. Ce volume est sous le nom de Caroline von Iaenisch, nom de demoiselle de madame Caroline Pavlof. Il contient plusieurs pièces de Pouschkin, ce grand poëte dont les œuvres nous sont encore inconnues, et dont, récemment, la mort funeste et prématurée nous a révélé le nom en même temps que la gloire, déjà répandue dans tout le Nord. Ce nom est le premier inscrit en tête du recueil, qui s'ouvre par une scène de la tragédie de *Boris Godounof*. A côté de ce nom de Pouschkin, doublement illustre par le génie et par le malheur, se place naturellement celui de Joukovski, à qui la Russie doit une ère nouvelle dans sa poésie et sa littérature; poëte dont l'âme est, dit-on, aussi belle que son talent est admirable, deux qualités dont la seconde ne devrait jamais être séparée de la première, et dont la réunion fait les hommes dignes de respect et de mémoire. Plusieurs autres noms se groupent autour de ces noms éminents, tels que ceux de Iasikoff, de Baratynski, Venevisinoff, baron Delwig, etc., etc. Ils forment une pleïade brillante, et justifient le titre donné au recueil de *Lumière du Nord*. Viennent ensuite quelques pièces originales de mademoiselle Iaenisch, qui ne sont certes pas indignes d'une telle compagnie. L'Allemagne littéraire, c'est-à-dire l'Allemagne presque entière en a reconnu le mérite; on a cité le sonnet adressé à M. de Humboldt comme l'un des chefs-d'œuvre du genre. Ainsi

c'était un poëte qui traduisait des poëtes. Madame Pavlof, avant de chercher son inspiration dans les autres, l'avait cherchée en elle-même; elle avait appris à créer une expression à sa pensée; elle était digne de ravir aux grands poëtes le secret de leur puissance et de leur servir d'interprète.

Aujourd'hui, madame Pavlof se présente au public français aussi comme poëte et comme traducteur. Dans une langue encore nouvelle pour elle, elle essaye ce qui nous semble difficile, *presque impossible*, à nous qui avons parlé cette langue dès notre enfance. Encouragée par Joukowski, par M. de Humboldt, et par le suffrage des personnes qui, en France, ont lu le manuscrit des *Préludes* (car il faut dire ici que la modestie de madame Pavlof, et sa méfiance d'elle-même, l'ont empêchée de livrer au public ses poésies avant d'avoir fait recueillir les avis de quelques-uns de nos littérateurs capables de prononcer sur leur mérite), elle vient réclamer de nous droit de cité dans notre poésie, et, pour l'obtenir, elle se fait escorter d'une troupe brillante de poëtes étrangers, dont elle nous offre des traductions aussi poétiques que religieusement fidèles. Déjà on a mis sous presse sa traduction de la *Jeanne d'Arc*, de Schiller, traduction dont Menzel a fait le plus grand éloge dans le *Morgen-Blatt* (la Feuille du matin).

Ces *Préludes* contiennent un assez grand nombre de

fragments traduits de divers poètes et de langues différentes. Un long morceau a été emprunté à Walter-Scott et rendu avec verve et fidélité. Deux fragments du Dante ont été traduits en *terze rime* françaises, comme avait essayé de le faire madame Tastu, avec le talent qu'on lui connaît; madame Pavlof, dans une langue qui n'est pas la sienne, a été aussi très-heureuse. Plusieurs autres pièces sont traduites de Thomas Moore, de Campbell, de Goëthe et de Schiller. Deux ou trois sonnets du divin Pétrarque s'y retrouvent, avec leur grâce exquise et leur parfum de chaste amour. Une véritable bonne fortune sera, pour les lecteurs français, de lire, dans une traduction en vers, fidèle, élégante et harmonieuse, des fragments d'un grand poète polonais, Adam Mickiewicz, dont quelques parties de ses œuvres, traduites en prose plus ou moins pâle, ne nous avaient révélé qu'à demi le génie profondément poétique.

Dans les *Préludes*, et c'est pour nous un regret que le public partagera, les pièces traduites du russe sont peu nombreuses. Pouschkin et Joukovski n'y figurent non plus que pour une beaucoup trop petite part. Heureusement nous avons sous les yeux une lettre de madame Pavlof, adressée à M. Alexandre Tourgueneff, dont l'esprit, occupé de recherches historiques, est loin d'être étranger au mouvement littéraire, et à qui madame Pavlof a confié le soin de la publication de ces poésies. Dans

cette lettre, l'auteur des *Préludes* annonce qu'il s'occupe de former un volume de vers traduits uniquement des poètes russes. Ce recueil sera, de la sorte, le pendant de celui qui a été publié en Allemagne. Il est destiné à nous initier aux beautés de la poésie du Nord, poésie riche en images, où se retrouve la rêverie allemande mêlée à l'éclat brillant des couleurs orientales, et à je ne sais quel parfum du terroir qui nous semble de loin comme une odeur que le vent apporterait des grandes steppes.

Les traductions publiées par madame Pavlof sont un hommage rendu à notre langue, et un présent fait à notre littérature. Elles sont suivies de quelques compositions originales où l'on trouve un véritable talent poétique. A propos de ces poésies, nous demandons la permission de citer un passage de la lettre de l'auteur à M. Tourgueneff : « J'ai ajouté à la fin de ce recueil quatre ou cinq pièces de moi ; la dernière est une conséquence de l'affection dont je me suis prise pour l'héroïne du drame de Schiller, auquel j'ai consacré un travail si long et si consciencieux. Les autres n'ont, à mes yeux, aucune importance, excepté celle de se rattacher à l'époque de ma vie intérieure où j'ai compris qu'il y avait sur terre une autre poésie et un bonheur plus grand et plus vrai que celui de faire des vers. »

Nous tenions à citer ce passage, et à mettre sous les

yeux du lecteur cette belle et simple expression d'une touchante pensée de femme, qui lui fera aimer l'auteur des *Préludes*.

Dans la lettre que nous venons de citer, madame Pavlof insiste sur la nécessité de réunir les avis de plusieurs hommes de lettres, avant de livrer son ouvrage au public. Tous ceux qui ont eu connaissance du manuscrit des *Préludes* se sont accordés à dire que les essais de madame Pavlof étaient dignes de la publicité. Quelques légères incorrections qui portent avec elles leur grâce, et qui n'auraient pu être retranchées sans nuire à la fidélité due au modèle, sont demeurées comme un témoignage de notre respect pour le talent et la poésie de l'auteur des *Préludes*. Nous sommes certain d'avance que le lecteur en pensera comme nous, et qu'il nous saura gré de nos scrupules. Chargé de rédiger quelques lignes en tête de ce volume, nous avons dû mettre une certaine réserve dans les éloges donnés par nous à l'auteur. Ce n'était point à nous à prévenir le jugement du public; nous avons dû chercher seulement à appeler sa bienveillance sur les premiers essais, publiés dans notre langue, d'une jeune muse étrangère qui déjà a trouvé en Allemagne un accueil fraternel. Son titre d'étrangère, les difficultés bien connues du genre de travail auquel elle s'est livrée, sa modestie et ses craintes en livrant à la publicité le fruit de son labeur, sont autant de titres à

cette bienveillance : nous ne la réclamons que parce qu'elle prédispose seule à l'admiration du talent, et qu'en toutes choses, mais surtout dans la lecture des vers, la bonne volonté est la condition nécessaire d'une juste appréciation.

L. DE RONCHAUD.



# LES PRÉLUDES,

PAR

M<sup>ME</sup> CAROLINE PAVLOF.

---

## LA CROIX DE FEU.

FRAGMENT DE LA DAME DU LAC, PAR WALTER SCOTT.

*Traduit de l'anglais.*

---

Le temps poursuit son cours ! les hommes d'autrefois,  
Ceux qui sur leurs genoux berçaient notre jeune âge,  
Et nous émerveillaient par des récits d'exploits,  
Et d'étranges hasards de maint lointain voyage,  
Comme s'est effacé leur terrestre passage !  
Au bord du sombre abîme où vont finir leurs jours,  
Oh ! combien peu d'entre eux, vieux débris de naufrage,  
Attendent que le flux qui retourne toujours,  
Les enlève à nos yeux ! Le temps poursuit son cours !  
Pourtant quelques vivants se souviennent encor  
Comme un chef montagnard sonnait son cor de guerre,

Et comme répondaient au signal de ce cor  
L'orêt, vallon, rocher, et plaine solitaire;  
Et comme la tribu s'assemblait tout entière,  
Tandis que le Pibroch retentissait dans l'air,  
Tandis que s'élevait la flottante bannière,  
Que du fifre éclatait le son perçant et clair,  
Et que la Croix de Feu (1) passait comme un éclair.

Les doux reflets de l'aurore seréine  
D'un pourpre vif teignaient le lac d'azur,  
La brise, tiède et caressante, à peine  
Frôlait la feuille et baisait le flot pur;  
Sous le baiser tremblait l'onde limpide,  
Comme une vierge et charmée et timide;  
Et sur le sein de ce profond miroir,  
L'ombre des monts, ni calme, ni mouvante,  
Apparaissait incertaine et flottante,  
Comme une joie entrevue en espoir.  
Le nénuphar ouvrait à la lumière  
Sa chaste fleur au calice brillant;  
Au fond des bois la biche s'éveillant,  
Menait son faon dans l'humide clairière.  
Du flanc des rocs s'enfuyaient les brouillards,  
L'eau du torrent roulait diamantée,  
Et dans les cieux l'alouette arrêtée

Chantait, joyeuse, invisible aux regards ;  
La jeune grive et le merle au bocage  
Se répondaient en saluant le jour,  
Et le ramier roucoulait sous l'ombrage  
Des sons de paix, de repos et d'amour.

Mais nulle paix ne bannissait de l'âme  
De Roderick l'ardent ressentiment ;  
Sombre et muet, en main sa large lame,  
Sur le rivage il marchait brusquement.  
Il regardait cette aube naissante,  
Sa main serrait son arme impatiente.  
Et ses vassaux s'empressaient sous ses yeux  
De préparer le rit mystérieux,  
Rit solennel, aux funèbres pratiques,  
Prélude étrange, et que des lois antiques  
Leur prescrivaient, avant qu'aux alentours  
La Croix de Feu pût commencer son cours.  
Ils tressaillaient au regard de colère  
Que Roderick parfois jetait sur eux ;  
Regard de l'aigle, en son vol solitaire,  
Quand, des hauteurs du Ben-venu brumeux,  
Il ouvre au vent son aile vaste et sombre,  
Puis, tout à coup, s'arrête dans les cieux,  
Et sur le lac projetant sa grande ombre,

Fait taire au loin les ramages joyeux.

On entassait des amas de branchages,  
On y mêlait des genièvres sauvages  
Aux noirs éclats d'un vieux chêne du roc,  
Nouvellement brisé par le tonnerre.  
Auprès, nu-pieds, revêtu de son froc,  
Était debout Brian le solitaire.  
Sa barbe grise et ses cheveux épars  
Couvraient des traits farouches et hagards;  
Ses bras, maigris dans de longues souffrances,  
Nus, trahissaient d'horribles pénitences.  
Près de son clan, à l'heure du danger,  
Était de loin venu l'anachorète,  
Abandonnant, pour un temps passager,  
De ses rochers la sauvage retraite.  
Brian semblait, non un prêtre chrétien,  
Mais un druide évoqué de la tombe,  
Et qui peut voir, d'un œil que n'émeut rien,  
Une victime humaine qui succombe.  
Et l'on disait que son impur savoir  
Mêlait maint charme à de saintes pratiques,  
Pour revêtir ses paroles mystiques  
D'un plus funeste et terrible pouvoir.  
Nul villageois n'implorait sa prière,

Le pèlerin évitait son séjour,  
Et le chasseur, dans les lieux d'alentour,  
Rompan ses chiens, retournait en arrière...  
Ou si parfois, dans un val écarté,  
Il rencontrait l'ermite redouté,  
Il se signait, cachant son épouvante  
Sous des dehors de piété fervente.

Et sur Brian plus d'un étrange bruit  
Courait; sa mère alla veiller la nuit  
Près d'un enclos, bergerie isolée,  
Bâtie au fond d'une horrible vallée,  
Où, sur le sol désert, de toutes parts,  
Des ossements humains gisaient épars,  
Restes affreux de quelque ancien carnage,  
Et tout blanchis par la pluie et l'orage.  
La jeune Alix, dans ce lieu de terreur,  
Seule, veilla toute la nuit obscure;  
Aucun berger, dit-elle, aucun chasseur  
Ne vint priver du snood (2) sa chevelure;  
Pourtant son front, depuis ce temps fatal,  
Ne s'ornait plus du ruban virginal;  
Évanouis étaient ses jours de joie,  
Trop courte était sa ceinture de soie;  
Elle évita depuis lors constamment

L'office saint, la pieuse prière ;  
Nul ne connut ce sinistre mystère ;  
Dans les douleurs de son enfantement ,  
Elle mourut, sans prêtre et sacrement.

Seul, au milieu des enfants du village ,  
Était Brian depuis son plus jeune âge ;  
Morne et farouche, étranger au bonheur,  
Et supportant, en son humeur chagrine,  
Tout mot cruel sur sa sombre origine,  
Et tout propos insultant et moqueur.  
Au fond des bois, dans les heures nocturnes,  
Il exhalait ses douleurs taciturnes ;  
Et par degrés au délire conduit,  
De sa naissance il admit le mystère,  
Et rechercha son fantastique père  
Dans les brouillards et les feux de la nuit.  
En vain le cloître à sa tristesse amère  
Ouvrit plus tard son paisible réduit ;  
Toujours en vain la science des âges  
Lui déroula ses solennelles pages ;  
Et la science et son vaste trésor  
Alimentait sa sombre fièvre encor.  
Avide, il lut tout vieil écrit qui traite  
D'enchantements, de savoir ténébreux,

En alliant cette étude secrète  
Aux vains désirs d'un orgueil curieux.  
Enfin, le cœur brisé d'horreur mystique,  
La tête ardente et l'esprit égaré,  
De Beuharrow cherchant la grotte antique,  
Il s'y cacha seul et désespéré.

Et le désert avec ses vagues ombres  
Au fils du Spectre offrit des formes sombres.  
Où le torrent lutte contre le roc,  
Du flot tournant il contemplait le choc,  
Jusqu'au moment où le Démon des ondes  
Apparaissait à son œil ébloui ;  
Pour lui passait maint fantôme inouï  
Dans les vapeurs et les brumes profondes ;  
Le vent nocturne, en lugubres accords,  
Venait chargé du murmure des morts ;  
Et sur les champs des batailles futures,  
Ses yeux voyaient les corps sans sépultures.  
Ainsi créait un monde incorporel,  
Dans son désert, l'ardent visionnaire.  
Un seul lien d'intérêt fraternel  
Le rattachait au peuple de la terre ;  
Sa mère était du clan de Roderick.  
Brian avait, en des songes funèbres,

Vu la Benschie (3) errer dans les ténèbres,  
Et de ses cris ouï le pronostic.

Puis l'ouragan à son oreille avide  
Avait, la nuit, porté le bruit rapide  
D'un escadron passant sur le rocher,  
Où nul mortel ne saurait chevaucher (4).

La foudre avait brisé le pin sauvage,  
Tout présageait malheur à son lignage.

Du sombre augure il vint le prévenir,  
Et du danger annoncer l'imminence;

Et maintenant il attend en silence  
L'ordre du chef pour maudire ou bénir.

Tout était prêt; choisi sur la colline,  
Un bouc ancien avait été placé  
Près du bûcher en feu; dans sa poitrine  
Le fer du chef venait d'être enfoncé.

D'un œil soumis la victime mourante  
Voyait le sang fuir à flot cramoisi  
Sur son poil rude et sa barbe pendante;  
Puis s'éteignit son regard obscurci.

Durant ce temps, le redoutable ermite  
En murmurant façonnait une croix,  
D'une coudée en sa longueur prescrite:  
Pour la former, Brian avait fait choix

De rameaux d'if qui bruissaient naguère  
Sur les tombeaux de sa tribu guerrière,  
Et répondant aux vents plaintifs et sourds,  
Béaient maint peux endormi pour toujours.  
Les yeux hagards, devant la foule armée,  
Il éleva la croix ainsi formée,  
Et chaque cœur frémit d'émotion,  
Lorsqu'il lança sa malédiction.

« Malheur à qui, traître et parjure,  
« Oubliera que cet if murmure  
« Où l'eau du ciel arrose, pure,  
« La solitaire sépulture  
« De notre clan vainqueur !

« Jamais aux cendres de son père  
« Ne se mêlera sa poussière (5) ;  
« Rejeté par sa race entière,  
« Tous, l'accablant de leur colère,  
« Le vouèrent au malheur ! »

Il dit ; les vassaux s'avancèrent,  
Dans leurs mains les glaives brillèrent,  
Leurs boucliers s'entre-choquèrent ;  
D'abord leurs paroles formèrent

Une sourde rumeur...

Puis, menaçantes, comme l'onde  
Qui coulant vers la mer profonde,  
Toujours plus forte roule et gronde,  
Les voix rugirent à la ronde :

« Malheur à lui ! malheur ! »

Le sombre pic répéta ces accents ;  
L'avidé loup sortit de son repaire ;  
L'aigle joyeux poussa des cris perçants ,  
Reconnaissant cette clameur de guerre.

Le bruit cessa du lac à la forêt ;  
Brian reprit son murmure secret.  
Sa main livrait au feu la croix grossière,  
Ses mots confus inspiraient la terreur,  
Et, quoique joints au nom du Créateur,  
Semblaient plutôt blasphème que prière.  
Mais secouant soudain l'ardente croix  
Devant la foule, il dit à haute voix :

« Sur tout vassal soit anathème,  
« S'il manque à cet appel suprême !  
« Le feu qui brûle cet emblème

« Bientôt dévorera de même

« L'asile de sa peur!

« Sur son toit, au loin, par la flamme

« Que la vengeance se proclame;

« Que chaque vierge, chaque femme

« Appelle sur son nom infâme

« La honte et le malheur! »

Des femmes la clameur soudaine,

Mêlée à la voix incertaine

D'enfants bégayant avec peine

Des cris de menace et de haine,

Lui répondit en chœur :

« Que sa demeure soit détruite!

« Maudit soit le plus pauvre gîte,

« Sitôt qu'un seul jour il abrite

« La tête coupable et proscrite,

« Dévouée au malheur! »

A ces paroles de colère,

Retentit un strident écho

Au fond de l'autre de mystère,

Et dans la gorge solitaire

## De Beala-nam-bo.

Muet restait le moine, et son haleine  
A sa poitrine échappait avec peine;  
Sombre, les poings fermés, serrant les dents,  
Les yeux pareils à des tisons ardents,  
Il était là, méditant en silence  
Un anathème encore plus fatal,  
Pour en frapper le coupable vassal,  
Qui, de son chef trompant la confiance,  
Sans obéir aurait vu le signal.  
Et dans le sang, suivant l'antique usage,  
Ayant éteint les flammes de la croix,  
Il l'éleva pour la troisième fois,  
Puis retentit sa voix rauque et sauvage :

— « Par cette croix quand le chef aujourd'hui  
« De tout son clan réclamera l'appui,  
« *Crève* l'oreille infidèle et distraite!  
« Paralysé soit le pied qui s'arrête!  
« L'œil du rebelle appartienne aux corbeaux!  
« Qu'en proie aux loups son cœur tombe en lambeaux!  
« Comme ce sang sur la terre ruisselle,  
« Que par le sien son foyer soit lavé!  
« Comme en ces flots s'éteignit l'étincelle,

« Que soient éteints les jours du réprouvé!

« Et dénié pour toujours à son âme,

« Soit le salut que ce signe proclame! »

Brian se tut. — Nul écho d'alentour

Ne répéta l'Amen lugubre et sourd.

— Et Roderick des mains du sombre prêtre

Saisit la croix; vers son brave écuyer

Il se tourna pour la lui confier :

« Pars, Donald, pars! dit vivement le maître;

« Que vers Lanric, sur l'heure, sans retards,

« S'assemble tout le clan. Pars, Donald, pars! »

— Comme un oiseau fuyant l'autour avide,

Un frêle esquif rassa le flot mouvant;

Donald, debout, se tenait à l'avant;

L'agile barque avançait si rapide,

De ses rameurs les bras étaient si prompts,

Que, soulevée au coup des avirons,

L'écume encor bouillonnait au rivage,

Quand la nacelle atteignit l'autre plage;

Et s'élançant pour toucher à ce bord,

Elle en était à deux toises encor,

Lorsque bondit légèrement à terre

Le messager de ravage et de guerre.

— Cours, Donald, cours ! nul pied plus vif et fort  
Ne revêtit la peau du cerf sauvage (6) ;  
Jamais encore un plus pressant message  
Ne réclama ton vigoureux effort.  
Penche ton sein vers la montée aride,  
Comme un torrent de sa crête descends ;  
Traverse à pas pressés et bondissants  
La fondrière et le marais perfide.  
Cours et franchis le ruisseau comme un daim,  
Comme un limier passe dans la fougère.  
Le roc est haut, la chute est meurtrière ;  
Mais sans frémir élance-toi soudain.  
Ton gosier brûle et halète en ta course ;  
Mais ne va point t'arrêter à la source !  
Héraut de guerre et de mort et de deuil,  
Cours, cours encore, et fournis ta carrière !  
Tu ne suis pas, dans la verte clairière,  
La jeune fille ou le tremblant chevreuil ;  
Tu ne veux pas, en fuyant dans la plaine,  
Vaincre à la course un rival hors d'haleine ;  
Non. — Le danger, le courage et l'effroi,  
Tel est ton but ; cours, Donald, hâte-toi !

Et le signal passait, et des villages  
Les habitants s'armaient de toutes parts ;

Partout venaient les hardis montagnards,  
De la hauteur, du vallon, des bocages.  
Le messager montrait la Croix de Feu.  
Sans s'arrêter il désignait le lieu,  
Puis il laissait, passant comme la brise,  
Derrière lui le bruit et la surprise.  
Et du rivage accourait le pêcheur ;  
Le forgeron saisissait une épée,  
Et, sans regrets, le diligent faucheur  
Laisait sa faux dans l'herbe mi-coupée ;  
Sans pâtre erraient les troupeaux dans les bois ;  
Dans le sillon s'arrêtait la charrue ;  
L'ardent chasseur, suivant la foule acérée,  
Abandonnait le vieux cerf aux abois.  
De lieux en lieux, prompts au signal d'alarmes,  
Les fils du clan soudain volaient aux armes ;  
Et la terreur, le tumulte et les cris,  
Du lac d'Achray parcouraient le rivage.  
Hélas ! beau lac, cette clameur sauvage  
N'aurait point dû frapper tes bords chéris !  
Si calme dort sur ton onde muette,  
L'ombre des rocs, des bois silencieux,  
Que les accents de la vive alouette  
Semblent trop gais, trop bruyants pour ces lieux.

— Cours, Donald, cours ! dans leur vallée obscure  
De Duncraggan apparaissent les toits,  
Demi-cachés sous l'épaisse verdure,  
Tels que des rocs moussus au fond des bois.  
Ici finit ta carrière proscrite.  
Un autre ici va partir à son tour.  
Comme descend sur sa proie un vautour,  
Dans le vallon Donald se précipite.  
Quels cris plaintifs s'élèvent à la fois ?  
Ce sont des pleurs, des chants de funérailles !  
Un preux guerrier n'aura plus de batailles,  
Un prompt chasseur a fini ses exploits.  
Auprès du chef, à la guerre, à la chasse,  
Qui désormais occupera sa place ?

— Fermée au jour est la salle de deuil ;  
A la lueur des torches funéraires,  
Duncan le brave est gisant au cercueil,  
Que du torrent de ses larmes amères  
Sa veuve inonde, en proie aux longs regrets.  
Le fils aîné, debout, se tient auprès,  
Muet et morne ; et son frère en bas âge  
Pleure, ignorant pourquoi, devant le corps ;  
Et lentement les femmes du village  
Ont entonné le Coronach des morts.

**LE CORONACH.**

Disparu dans la prairie,  
Disparu sur la hauteur,  
Comme une source tarie  
Par la brûlante chaleur !  
La pluie enfin recommence,  
La source reprend son cours,  
Mais pour nous plus d'espérance !  
Pour le maître plus de jours !

L'épi mûr tombe et demeure  
Dans la main du moissonneur :  
Mais notre tristesse pleure  
Le guerrier dans sa vigueur.  
La bise emporte avec elle  
Le feuillage tout flétri :  
Mais c'est éclatante et belle  
Que notre fleur a péri !

Pied agile dans la course,

Bras sanglant dans les combats,  
Au besoin, sûre ressource,  
Ton sommeil ne finit pas!  
Comme la rosée aux plaines,  
Comme le flot dans son cours,  
Comme l'écume aux fontaines,  
Tu disparus — pour toujours!

Près de Duncan, l'observant dans sa bière,  
Son chien, surpris, semble l'interroger;  
Son pauvre chien, qui comme un trait naguère  
Rasait la plaine à son geste léger.  
Mais tout à coup il relève la tête,  
Et redressant une oreille inquiète,  
Écoute, au loin, venir un étranger.  
Ce n'est point là l'approche grave et lente  
D'un triste ami qui vient pleurer le mort;  
Ce pas rapide est un puissant effort  
De hâte extrême ou d'extrême épouvante.  
Chacun frissonne, et franchissant le seuil,  
Le messenger a paru dans la salle,  
Et, s'arrêtant à côté du cercueil,  
S'est écrié, levant la croix fatale :  
« Que vers Lanric marche chaque vassal !  
« Hommes du clan, envoyez le signal ! »

Le fils du lord bondit vers l'émissaire,  
Et se saisit du signe ensanglanté ;  
L'adolescent, en hâte, à son côté  
Mit la claymore et le dirk de son père.  
Mais lorsqu'il vit le regard douloureux  
Dont le suivait sa mère frémissante,  
Volant vers elle, à sa bouche tremblante  
Il imprima le long baiser d'adieux.  
« Hélas ! dit-elle, en son angoisse amère ;  
« Mais pars, remplis ton devoir aujourd'hui ,  
« Comme le fils d'un père tel que lui ! »  
Il dirigea son regard vers la bière ;  
Il essuya les pleurs de sa paupière ;  
Il respira fortement un instant ;  
Il secoua son panache flottant ;  
Puis, aussi prompt que l'étalon de race,  
Qui, libre, part et dévore l'espace,  
Il disparut, et vers un autre lieu  
Il prit sa course avec la Croix de Feu.

---

## NOTES.

(1) Quand un chef voulait convoquer son clan dans un pressant danger, il tuait une chèvre, et, taillant une croix de bois, en allumait les extrémités et les éteignait ensuite dans le sang de l'a-

nimal : c'était ce qu'on appelait la Croix de Feu, et aussi Créan Tarigh, ou la Croix de Honte, parce qu'on ne pouvait refuser de se rendre à l'invitation qu'exprimait ce symbole, sans être voué à l'infamie. La croix était confiée à un messenger fidèle et agile à la course, qui la portait en toute hâte, sans s'arrêter un instant, jusqu'au village voisin, où il la présentait à la principale personne, en lui nommant le lieu du rendez-vous. Celui qui recevait le symbole était tenu de l'envoyer aussitôt plus loin avec la même rapidité ; et, par ce moyen, il circulait dans la contrée avec une célérité étonnante. A la vue de la Croix de Feu, tout homme, depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de soixante, était obligé de se rendre à l'instant, en armes, au lieu du rendez-vous ; celui qui y manquait subissait le supplice du fer et du feu, supplice annoncé par les signes emblématiques de la croix.

Pendant les guerres civiles de 1745 à 1746, la Croix de Feu parcourut fréquemment la contrée ; et un jour elle traversa en trois heures tout le district de Breadalbane, c'est-à-dire, une étendue de pays de trente-deux milles.

La Croix de Feu est un usage qui, ainsi que plusieurs autres, était commun aux montagnards écossais et aux anciens Scandinaves, comme on peut le voir dans l'Histoire des Goths, par *Olaus Magnus*.

(2) Le *snood*, ruban que les filles écossaises portaient dans leurs cheveux, était un emblème de virginité.

(3) La plupart des grandes familles de l'Écosse étaient supposées avoir un génie tutélaire, ou plutôt domestique, qui leur était attaché exclusivement, s'intéressait à leur prospérité, et les avertissait par ses cris plaintifs quand quelque malheur les menaçait. La Benschie était une fée dont les gémissements précédaient, dit-on, la mort d'un chef de quelque famille. Quand cet esprit est visible, c'est sous la forme d'une vieille femme aux cheveux flottants, et couverte d'un manteau bleu.

(4) Ce bruit, entendu sur le Benharrow, fait allusion à un présage semblable qui annonce toujours, à ce qu'on assure, la mort à l'ancienne famille de M. *Jean de Lochbuy*. C'est l'esprit d'un de ses ancêtres, tué dans une bataille, qui galope sur un rocher escarpé.

(5) Les montagnards sont très-jaloux de leurs droits de sépulture, comme on doit l'attendre d'un peuple dont toutes les lois, et tout le gouvernement (si ce nom peut être donné aux institutions d'un clan), reposent sur le principe de l'union de famille. « Que ses cendres soient jetées à l'eau ! » était une des plus terribles et des plus solennelles imprécations qu'un montagnard pût adresser à un ennemi.

(6) Le *brogue*, chaussure actuelle des montagnards, est fait de cuir, avec des trous pour laisser l'eau pénétrer et s'écouler; car on ne peut espérer de traverser les marécages à pied sec. L'ancienne bottine était encore plus grossière que le brogue.

---

## LE FARIS \*.

PAR ADAM MICKIEWICZ.

*Traduit du polonais.*

Telle, fuyant la terre, une barque rapide  
S'élançe de nouveau sur le cristal humide,

Embrassant le sein de la mer  
De ses rames voluptueuses,  
Glissant sur les eaux écumeuses,  
Comme un cygne joyeux et fier :  
Tel est l'Arabe errant, alors que plein de joie,  
Sur le vaste désert il lance son coursier,  
Dont le pied sourdement dans les sables se noie,  
Comme dans le flot clair plonge un fumant acier.

Déjà mon cheval intrépide  
Nage sur cette mer aride,  
Et comme un agile dauphin  
Il fend déjà ces flots sans fin ;  
Toujours plus fougueux en sa fuite,  
Chassant le sable sous ses pas,  
Toujours plus haut, toujours plus vite,  
Franchissant les poudreux amas.

Mon bon cheval est noir comme un sombre nuage,  
L'étoile sur son front luit comme un astre clair,  
Il livre à tous les vents sa crinière sauvage,  
Ses pieds blancs en leur vol lancent l'ardent éclair.

Mon bon cheval, suis ta carrière !  
Les monts, les bois restent derrière !

Avec son feuillage flottant,  
Le frais palmier en vain m'attend ;  
Je le quitte en ma course prompte,  
Le palmier s'enfuit plein de honte ;  
Dans la verte oasis, il se cache à mon œil,  
Et bruissant tout bas il est de mon orgueil.

Aux confins du désert les pierres qui les gardent,  
Voient fuir le voyageur, et, sombres, le regardent,  
Contrefaisant l'écho du galop passager,  
Et murmurant ainsi derrière l'étranger :

O l'insensé qui court si vite !  
Là-bas il n'est rien qui l'abrite  
Des dards du soleil rigoureux ;  
Ni le palmier aux verts cheveux,  
Ni des tentes la blanche toile ;  
Là-bas il n'est pas d'autre voile,  
Pas d'autre tente que les cieux ;  
Ce pays, les rocs seuls l'habitent ;  
Et les astres seuls le visitent.

Mais leur voix me menace en vain,  
Je cours, je poursuis mon chemin ;  
Et tournant mon regard tranquille,

Je les vois fuir en longue file,  
L'une derrière, l'autre au loin,  
Se cachant à l'œil du Bédouin.

Le vautour les ouït, et fut trop prompt à croire  
Que je serais sa proie au milieu des déserts ;  
Il étendit son aile, et vint, fendant les airs,  
Trois fois ceindre mon front d'une couronne noire.

Je sens, croassa-t-il soudain,  
L'odeur des morts et du festin :  
Sot cheval ! cavalier peu sage !  
Le cavalier cherche un chemin,  
Le cheval cherche un pâturage,  
Soins perdus ! efforts superflus !  
Qui vient là ne retourne plus !  
Le vent seul sur ces routes passe,  
Emportant avec lui sa trace ;  
Le reptile seul dans ce pré  
Trouve la pâture à son gré ;  
Ce pays, les morts seuls l'habitent,  
Et les vautours seuls le visitent.

Il passait près de moi, poussant des cris hideux,  
Et ses serres trois fois devant mes yeux brillèrent,

Et nos regards de feu trois fois se rencontrèrent,  
Et le vautour eut peur, et s'enfuit dans les cieux :  
Et quand je pris mon arc, je vis l'oiseau farouche  
Flotter, tel qu'une tache, au milieu du ciel pur,  
Grand comme le moineau, le papillon, la mouche,  
Et se dissoudre enfin tout entier dans l'azur.

Mon bon cheval, suis la carrière !

Les noirs vautours restent derrière !

S'élançant tout à coup de l'occident vermeil,  
Un nuage du soir se mit à ma poursuite ;  
Il voulait, me voyant courir au loin si vite,  
En vitesse là-haut se montrer mon pareil.  
Au-dessus de ma tête, il planait dans l'espace,  
Et le vent en sifflant, m'apporta sa menace :

O l'insensé qui court là-bas !

La soif y brûle la poitrine,

Le nuage n'arrose pas

Le front tout poudreux qui s'incline ;

Jamais de sa voix argentine

Le ruisseau n'y parle tout bas.

Avant que la rosée encore

Parvienne à cet aride sol,

Le vent affamé la dévore,  
Dans l'air la saisissant au vol.

Je cours, sans m'effrayer de ses menaces vaines;  
Et le nuage blanc par degrés se lassa,  
Toujours de plus en plus sa tête s'abaissa,  
Enfin il s'appuya sur les pierres lointaines :  
Et quand je lui lançai mon regard dédaigneux,  
Tout l'espace d'un ciel était entre nous deux.  
Son visage trahit ce qu'il eut voulu taire;  
Il devint rouge de colère,  
Il jaunit d'envie et de fiel,  
Puis, derrière un mont solitaire,  
Tout noir, il se cacha dans son dépit mortel.

Mon bon cheval, suis ta carrière !  
Les nuages restent derrière !

Et mon œil, soleil radieux,  
Parcourut l'espace à la ronde,  
Et sur la terre et dans les cieux  
Nul coureur ne suivait ma course vagabonde.  
Jamais, au son d'humaines voix,  
La nature ici ne s'éveille,  
Ici chaque élément sommeille,  
Tel que les animaux des bois,

Dont l'essaim ne prend pas la fuite,  
Voyant approcher de leur gîte  
L'homme pour la première fois.

Dieu ! je ne suis pas seul ! j'aperçois des clôtures,  
Un camp. Qui sont ceux-là qu'en ces lieux je surprends ?  
Des brigands embusqués ?... des voyageurs errants ?...  
Les cavaliers sont blancs, blanches sont leurs montures,  
D'une horrible blancheur reluisent tous ces corps ;  
J'appelle, tout se tait ; j'accours, ce sont des morts.  
Ancienne caravane au désert demeurée,

Par le vent enfin déterrée :  
Des squelettes silencieux  
Sont assis sur d'autres squelettes ;  
A travers leurs bouches muettes,  
A travers leurs orbites creux  
Le sable ruisselle et murmure  
Des sons confus de triste augure.  
Homme insensé ! n'avance pas !  
Les ouragans règnent là-bas !

Je cours ! la peur m'est étrangère !  
Mon bon cheval, suis ta carrière !  
L'ouragan restera derrière ! —  
L'ouragan, le plus grand ravageur africain,

Se promenait tout seul sur la mouvante arène :  
Il me vit accourir, et m'aperçut à peine  
Qu'il s'arrêta surpris, et qu'il mugit soudain :  
Quel est ce tourbillon, l'un de mes jeunes frères,  
Qui vient, d'un vol si bas, d'un aspect si chétif,  
Envahir, au mépris de mon droit exclusif,

Mes domaines héréditaires ?

Il dit, et s'élança, colosse destructeur !  
Voyant que j'étais homme, et que j'étais sans peur,  
De son pied redoutable il ébranla la terre,  
Il répandit l'effroi dans l'Arabie entière,  
Et comme le griffon prend l'oiseau dans sa serre,

Il me saisit avec fureur.

Il me brûla de son haleine ardente,

Il m'abattit de son aile puissante,

Il m'enleva victorieux,

Il m'accabla d'amas poudreux.

Je le combats avec courage,

Je mords ses membres sablonneux,

Je les déchire, plein de rage...

L'ouragan voulut fuir, et fit de vains efforts ;  
S'arrachant à moitié de mon bras redoutable,  
Il retomba d'en haut en larges flots de sable,  
Et tel qu'un long rempart dont le flot bat les bords,  
Il étendit enfin son gigantesque corps.

Et je repris haleine, et je levai la tête,  
Et, fier, je regardai les étoiles des cieux :  
Toutes fixaient sur moi leurs regards radieux,  
Car j'étais seul sur la terre muette.  
Qu'il est doux d'aspirer, de ses poumons puissants,  
Les fraîches brises de la plaine !  
J'aspire largement leurs souffles bruissants ;  
Tout l'air dont l'Arabie est pleine  
A mon sein peut suffire à peine.  
Qu'il est doux de pouvoir, de ses regards puissants,  
De l'immense désert parcourir la surface !  
Mes yeux se sont ouverts, lucides et perçants,  
Plus loin que l'horizon ils plongent dans l'espace.  
Oh ! qu'il est doux d'étendre ici ses bras puissants !  
Le cœur plein de tendresse ineffable et profonde,  
J'étendis mes deux bras pour embrasser le monde.  
S'élançant comme un dard dans le ciel calme et pur,  
Ma pensée y vola jusqu'au faite d'azur.  
Et comme, tout à coup, l'abeille poursuivie  
Avec son aiguillon enfonce aussi sa vie,  
Telle, avec ma pensée au vol audacieux,  
Mon âme se plongea dans l'abîme des cieux.

(\*) *Paris*, textuellement *cavalier*; titre d'honneur chez les Arabes du désert, équivalent à celui de chevalier au moyen âge.

---

## LE DIEU ET LA BAYADÈRE.

LÉGENDE INDIENNE PAR GOETHE.

*Traduit de l'allemand.*

---

Mahadoeh, le maître suprême,  
Pour la sixième fois descend,  
Afin de ressentir lui-même  
Tout ce qu'un cœur mortel ressent.  
Il veut être ce que nous sommes,  
Autant que nous il veut souffrir;  
En homme il veut juger les hommes,  
Pour les absoudre ou les punir.

Quand des yeux il a tout observé dans la ville,  
Attentif aux petits, épiant les puissants,  
Le Dieu sort des remparts d'un pas lent et tranquille,  
Et suit sur le chemin les autres paysans.

Et s'éloignant, sur la soirée,  
Il voit s'offrir à son regard  
Une belle fille parée,

Le visage couvert de fard.  
Salut, jeune fille étrangère! —  
Merci, je sors, attends un peu. —  
Et qui donc es-tu? — Bayadère,  
Et l'amour réside en ce lieu.

En frappant la cymbale elle accourt pour la danse,  
Dans un cercle rapide elle vole en riant,  
Et s'incline et se penche, et s'approche en cadence,  
Puis s'en vient lui donner le bouquet odorant.

Elle l'attire à sa demeure,  
A sa chambre elle le conduit :  
Bel étranger ! je vais sur l'heure  
Éclairer cet humble réduit ;  
Te rafraîchir ou te distraire,  
Selon ton ordre et ton désir,  
T'offrir ce qui pourra te plaire,  
Ou le repos ou le plaisir.

Ses doux soins ont calmé la douleur simulée  
Du divin voyageur qui l'observe joyeux ;  
Dans le fond de cette âme avilie et souillée  
Son œil a découvert des penchants généreux.

Il exige de vils services :  
Elle obéit avec gaieté ;

Et chacun de ses artifices  
Par degrés devient vérité.

Et la fleur brillante devance  
Le fruit qui mûrit à son tour :  
L'âme où règne l'obéissance  
N'est pas loin de sentir l'amour.

Poursuivant cependant son épreuve sévère,  
Celui qui pour sonder les abîmes du cœur,  
Tour à tour lui prodigue et la joie éphémère,  
Et la crainte ou la peine, ou l'immense douleur,

Il baise ce charmant visage,  
Et du cœur elle entend la voix,  
Et la jeune fille volage  
Pleure pour la première fois ;  
A genoux tombant immobile,  
Ce n'est plus de l'or qu'elle attend,  
Et ce beau corps toujours agile,  
N'a plus de force en cet instant.

Enfin, de leurs doux vœux indulgentes complices,  
Les heures de la nuit survenant tour à tour,  
Préparent le silence et des voiles propices  
A ces jeunes amants pour leur fête d'amour.

Aux premiers rayons de lumière

S'éveillant d'un sommeil léger,  
Entre ses bras la bayadère  
Trouve mort le jeune étranger.  
Vainement, toute en pleurs, l'amante  
Se jette sur son bien-aimé ;  
Et déjà la fosse brûlante  
Attend le corps inanimé.

Et soudain elle entend le funèbre cantique ;  
Des prêtres s'avançaient vers le bûcher en feu :  
Traversant le cortège, elle accourt, frénétique !  
— Quelle es-tu ? quel dessein te conduit en ce lieu ?

Près de la bière, en sa détresse,  
Elle tombe sur ses genoux :  
Il m'appartient ! qu'on me le laisse !  
Je cherche au bûcher mon époux !  
Dois-je voir livrés à la flamme  
Tes traits divins, mon jeune amant ?...  
Il fut à moi, je fus sa femme...  
Hélas ! je le fus un moment !...

Et le chant retentit : nous portons à la tombe  
Et celui qui meurt vieux, tout glacé par le temps,  
Et celui qui soudain se flétrit et succombe,  
Frappé par le trépas aux jours de son printemps.

Jeune fille ! écoute et révère  
Ce que t'enseigne notre loi ;  
Ne vis-tu pas en bayadère ?  
Il n'est pas de liens pour toi.  
C'est le corps que doit suivre l'ombre ,  
C'est l'épouse qui suit l'époux  
Là-bas dans le royaume sombre ;  
Devoir et glorieux et doux.

Unissez-vous , clairons , à la plainte des Brahmes !  
Et vous , Dieux , recevez aux célestes séjours ,  
Recevez , Dieux puissants ! recevez dans les flammes  
Le jeune homme qui meurt à la fleur de ses jours.

Ainsi , redoublant sa souffrance ,  
Retentit leur lugubre accord :  
Les bras ouverts , elle s'élance  
Et plonge dans l'ardente mort.  
Mais soudain , sortant de la flamme ,  
Paraît l'immortel radieux ,  
Et dans ses bras la jeune femme  
Avec lui monte vers les cieux.

Car la grâce est offerte aux remords salutaires ,  
Car les cœurs repentants sont les cœurs préférés ;  
Et les purs immortels , dans leurs bras tutélaires ,  
Emportent jusqu'au ciel des enfants égarés.

---

**LOCHIEL.****PAR CAMPBELL.***Traduit de l'anglais.*

---

**LE DEVIN, LOCHIEL.****LE DEVIN.**

Lochiel! Lochiel! redoute la journée  
Où l'on viendra livrer la bataille acharnée!  
Un rouge champ de morts paraît à mes regards,  
Et je vois disperser les clans des montagnards:  
Chacun d'eux lutte encor; malgré le sang qu'il verse,  
Malheur au cavalier dont le choc les renverse!  
Cumberland aux mouvants prodigue ses affronts,  
Sur leurs seins écrasés passent ses escadrons.  
Mais à travers les feux de la mêlée ardente,  
Quel coursier au désert fuit, saisi d'épouvante?  
Glenullin! ton épouse, attendant ton retour,  
Veille toute la nuit comme un fanal d'amour.

Au matin un cheval accourt : sa selle est vide ;  
 Signe de désespoir, le sang rougit sa bride.  
 Pleure, terre opprimée et vouée aux malheurs ;  
 Tes morts seront encor plus nombreux que tes pleurs !  
 Un glaive sans merci sur toi se lève et passe,  
 O Culloden, fumant du sang de notre race.

## LOCHIEL.

Va, fais trembler le lâche, ô prophète de mort ;  
 Si Culloden sanglant t'épouvante si fort,  
 Vieillard, sous ce manteau cache à ta vue errante  
 Les spectres menaçants que ta frayeur enfante.

## LE DEVIN.

Tu ris, ô Lochiel ! plein d'un mépris amer ;  
 On brisera ton aile, oiseau puissant et fier !  
 Aux nuages du nord s'élançant plein de joie,  
 L'aigle intrépide part, et va chercher sa proie ;  
 Devançant dans les airs l'atteinte du chasseur,  
 Solitaire, il poursuit son essor destructeur ;  
 Mais, quittant le carnage, oh ! qu'il vole à sa roche !  
 Oh ! qu'il ne tarde pas, car le brigand approche !  
 Pourquoi ce feu soudain sur le pic sourcilleux ?  
 Et ces rouges charbons pleuvant du haut des cieux ?  
 C'est l'avidie incendie et ses clartés funèbres,  
 C'est son aire embrasée éclairant les ténèbres !  
 Chef ! elle brûlera ton orgueilleuse tour !

Seul tu retourneras vers ton ancien séjour :  
Tu n'y trouveras plus que cendres et misère,  
Et sur ses fils mourants la gémissante mère.

## LOCHIEL.

Tais-toi ! J'ai réuni ceux de mon clan vainqueur,  
Ils sont mille guerriers animés d'un seul cœur ;  
Fidèles à leur chef, tous, selon mon attente,  
Viendront, ardents faucheurs, pour la moisson sanglante.  
Des coursiers de l'Anglais, dans ce terrible choc,  
L'écume jaillira comme un flot sur le roc.  
Malheur à l'adversaire ! et qu'il frémissse encore  
Quand le prompt montagnard saisira sa claymore !  
Quand se rassembleront les hardis combattants,  
En parure guerrière, avec leurs plaids flottants,  
Quand la foule des chefs, à vaincre destinée...

## LE DEVIN.

Lochiel ! Lochiel ! oh ! crains cette journée !  
Car de sceller mes yeux je n'ai pas le pouvoir ;  
L'homme ne peut voiler ce que Dieu lui fait voir.  
Ma vie à son couchant acquiert ce savoir sombre :  
L'événement qui vient projette au loin son ombre.  
Je te dis que l'écho répétera l'aboi  
Des limiers acharnés qui poursuivront ton roi :  
Lui que le ciel oignit d'un vase de colère,  
Seul dans son désespoir il fuit sur la bruyère ;

Dans la nuit et les flots il échappe à mes yeux :  
 Venez ! cachez sa fuite, orages furieux !  
 C'en est fait ! sur la plaine expire le tonnerre :  
 La bataille est perdue, esclave est notre terre !  
 Mais où donc, où donc est le captif désarmé,  
 Alors que du combat l'œil brûlant s'est fermé ?  
 Est-il jeté bien loin de sa plage chérie,  
 Comme un membre saignant de sa triste patrie ?  
 Non, un départ plus sombre apparaît à mon œil :  
 Le tambour est voilé, lugubre est le cercueil.  
 C'est la cloche de mort qui tinte. Oh ! grâce ! grâce !  
 Oh ! loin de mes regards cet aspect qui me glace !  
 Un long frisson parcourt son corps agonisant :  
 Sa narine à grands flots laisse échapper le sang.  
 Maudits soient ces tisons que la flamme dévore,  
 Où son cœur est jeté, tout palpitant encore,  
 Pour empoisonner l'air d'une noire vapeur.

## LOCHIEL.

Non, je ne t'en crois pas, misérable imposteur !  
 Lochiel, sans subir la honte ni la chaîne,  
 Ou saura triompher sur la sanglante plaine,  
 Ou, restant étendu sur ce lit glorieux,  
 Mourir comme un héros en regardant les cieux.

## NOTE.

Lochiel, le chef du clan belliqueux des Camerons : son influence était si grande parmi les montagnards que ce fut son exemple qui les décida à lever l'étendard du prétendant en 1745. — Lochiel lui-même prévoyait les conséquences d'une semblable entreprise, mais le sentiment de l'honneur l'emporta sur toute autre considération. Ayant appris l'arrivée du prétendant, il se rendit près de lui et le supplia d'attendre une occasion plus favorable. Charles répondit qu'il était décidé à tout risquer. — « Dans quelques jours, dit-il, je proclamerai que Charles Stuart est venu pour reconquérir la couronne de ses ancêtres. Lochiel, que mon père m'a souvent nommé comme notre plus fidèle ami, n'a qu'à rester chez lui, et apprendre par les gazettes le sort de son prince. — Non, dit Lochiel, je partagerai le sort de mon prince, et ainsi fera tout homme sur lequel j'ai quelque pouvoir. »

---

## CHANT DU

## WAYDELOTE LITHUANIEN.

FRAGMENT DE CONRAD WALLENROD,

PAR ADAM MICKIEWICZ.

*Traduit du polonais.*

Quand la contagion frappe notre patrie,  
L'œil prophétique voit l'approche de la mort;

Car si du Waydelote on en croit le rapport,  
Souvent, dans quelque plaine aride et défleurie,  
Paraît la Vierge-Peste en long vêtement blanc;  
Des chênes les plus hauts son front atteint le faite,  
Une couronne ardente environne sa tête,  
Dans sa puissante main flotte un mouchoir sanglant.  
Les gardes du palais abaissent tous leur heaume  
Sur leurs yeux; aux hameaux où passe le fantôme  
Les chiens, flairant la mort, hurlent épouvantés.

Vers les altiers châteaux, vers les riches cités,  
Le spectre marche à pas de redoutable augure;  
Chaque fois que sa main agite son mouchoir,  
En désert se transforme un somptueux manoir.

Où s'est posé son pied s'ouvre une sépulture.  
Funeste vision! — Plus funeste pourtant,  
Plus terrible apparut sur notre territoire,  
Le casque au haut cimier, au panache flottant,  
Et le large manteau marqué de la croix noire!

Dans les lieux où passa cette apparition,  
Ce n'est plus un hameau dévasté qui succombe;  
Là toute la contrée est une immense tombe,  
Et la mort a frappé toute la nation.

Celui dont l'âme encore est lithuanienne,  
Qu'il entende ma voix à cette heure, qu'il vienne  
Sur le tombeau d'un peuple auprès de moi s'asseoir,  
Et songer, et chanter, et pleurer sans espoir!

O chant national! sainte arche d'alliance  
Entre les temps anciens et les temps d'aujourd'hui!  
Le peuple en toi dépose avec persévérance  
Les armes des guerriers qui furent son appui,  
Le précieux tissu de toutes ses pensées,  
Et de ses sentiments les fleurs entrelacées.

Arche! tant que ton peuple encore te défend,  
Nul ne peut te briser; — ancien chant populaire!  
Comme un archange pur tu restes triomphant;  
De nos vieux souvenirs gardant le sanctuaire;  
Tu possèdes la voix de l'ange du Seigneur,  
Et ses ailes de flamme — et son glaive vengeur!

Le feu détruit les faits écrits dans les chroniques;  
Les trésors sont ravés par des guerriers iniques,  
Le chant seul, échappant intact à tout pouvoir,  
Parcourt la multitude et va de ville en ville;  
Et si l'on ne sait point, parmi la foule vile,  
Le nourrir de douleur et l'abreuver d'espoir,

Il fuit dans les rochers, aux débris il se glisse,  
Et du fond du désert dit les temps d'autrefois.  
Tel, lorsque l'incendie embrase l'édifice,  
Le rossignol s'enfuit, se pose sur les toits;  
Et quand le toit s'écroule, il vole aux forêts sombres,  
En répétant encor, d'une sonore voix,  
Sa plaintive chanson au milieu des décombres.

Souvent en ma présence, un vieillard du hameau,  
Heurtant des ossements avec le soc rustique,  
S'arrêtait, et prenant son grossier chalumeau,  
Jouait pieusement un funèbre cantique;  
Ou célébrait vos noms, ô guerriers triomphants!  
Ancêtres glorieux — qui n'avez plus d'enfants!  
L'écho lui répondait; et ce chant pathétique,  
Par moi seul entendu, réveillait en mon cœur  
D'autant plus de tristesse et d'amère douleur.

Ainsi qu'au dernier jour le clairon de l'archange  
Fera sortir les morts de leurs tombeaux béants;  
Tel de ces ossements tout le poudreux mélange  
S'assemblait à cet hymne en mille aspects géants.  
Des débris s'élevaient les pompeuses colonnes,  
Les rames bruissaient sur tous les laes déserts.  
Je voyais les châteaux aux portiques ouverts,

Et les armes reluire, et briller les couronnes;  
Et les vierges danser aux chants du ménestrel.  
Mes rêves étaient beaux, — mon réveil fut cruel!

Mon œil ne verra plus les monts de ma patrie;  
Ma pensée, épuisée en son vol inégal,  
Tombe sur les débris de mon foyer natal;  
Le luth reste muet dans cette main meurtrie;  
Au travers des sanglots de mes frères, parfois  
Du glorieux passé je n'entends plus la voix.  
Mais jusques à présent je garde au fond de l'âme  
Une étincelle encor de mon ancienne ardeur,  
Et quelquefois soudain se rallume la flamme,  
Éclairant la mémoire et ravivant le cœur.  
La mémoire est semblable, en cet instant prospère,  
A la lampe qu'un peintre orna d'azur et d'or,  
Quoique toute tachée et pleine de poussière,  
Sitôt que dans son sein on place une lumière,  
L'éclat de ses couleurs charme les yeux encor;  
Elle répand encor sur les lambris des salles,  
Des reflets toujours beaux, quoique déjà plus pâles.

Si je pouvais verser mes feux au sein d'autrui,  
Si je possédais l'art d'évoquer aujourd'hui  
Des siècles au tombeau les fantômes austères,

Si je savais lancer dans le cœur de mes frères  
La tonnante parole; alors, en ce moment,  
Où chacun d'eux se sent ému profondément  
Par les tristes accords de leurs chants populaires,  
Leur ancienne grandeur s'éveillerait en eux;  
En eux battrait encor l'ancien cœur magnanime,  
Et peut-être ils vivraient une heure aussi sublime,  
Que l'était chaque jour de leurs nobles aïeux.

Mais pourquoi des vieux temps évoquer la mémoire?  
Encor vit un héros, digne des jours anciens;  
Il vit, — il n'est pas loin, — je dirai son histoire:  
Enorgueillissez-vous, ô Lithuaniens!

(\*) Les Waydelotes étaient les anciens bardes ou ménestrels de la Lithuanie. — Le commencement de ce chant raconte une tradition nationale.



---

# LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

PAR ALEXANDRE POUCHKINE.

*Traduit du russe.*

---

Au palais du Tsar russe est une vaste salle :  
Là ne brille nul or, nulle splendeur royale,  
La couronne en ce lieu ne se conserve pas ;  
Mais dans tout son pourtour, du haut jusques en bas,  
Un peintre au pinceau large, à l'œil vif et rapide,  
Décora ses lambris sans y laisser de vide.  
Et là ce ne sont point saintes aux traits divins,  
Ni nymphes des bosquets, ni faunes et sylvains,  
Mais sabres reluisants et manteaux militaires,  
Et des fronts pleins d'audace, et des faces guerrières.  
L'artiste en rangs serrés a placé sous nos yeux  
Les chefs de notre armée, et ces braves nombreux  
Que recouvre à jamais de sa gloire jalouse,  
L'immortel souvenir de l'an mil huit cent douze.  
Devant eux à pas lents je passe mainte fois ;  
Je contemple leurs traits si connus, et je crois

Oùir leur cri de guerre au milieu du carnage.  
Beaucoup d'entr'eux sont morts; d'autres, dont le visage  
Brille si frais encor sur la toile à ce mur,  
Inclinent, déjà vieux, dans un repos obscur,  
Leur front chargé d'honneur.

Dans leur troupe vaillante

Il en est un surtout dont l'image imposante  
M'attire... là toujours je m'arrête rêveur;  
Et plus je le contemple, et plus je sens au cœur  
Un douloureux regret, une tristesse amère.

Cet homme est peint en pied. Son front haut et sévère  
Luit comme un crâne nu; c'est quelque deuil profond  
Qu'on y croit deviner. Derrière, tout au fond,  
Est un camp; — à l'entour la nuit étend son ombre.  
Dans son dédain rêveur il est là, calme et sombre.  
L'artiste, à nos regards le présentant ainsi,  
A rendre sa pensée a-t-il bien réussi,  
Ou l'inspiration fut-elle involontaire?  
Mais Dawe à son tableau donna ce caractère.

O chef infortuné! cruel fut ton destin!  
A la terre étrangère immolant tout en vain,  
Impénétrable aux yeux de la foule insensée,

Tu t'avançais, muet, seul avec ta pensée ;  
Et plein d'inimitié pour ton nom étranger,  
Ce peuple, qu'en secret tu sauvais du danger,  
Te poursuivant de cris et d'insolents murmures,  
A tes saints cheveux blancs prodiguait ses injures :  
Et l'homme pénétrant qui te comprenait mieux,  
Joignait à ces clameurs son blâme astucieux...  
A ta conviction restant toujours fidèle,  
Longtemps tu bravas seul l'erreur universelle ;  
Enfin, à mi-chemin, il te fallut, guerrier,  
Céder et ton pouvoir, et ton noble laurier,  
Et ton profond dessein, longtemps mûri d'avance,  
Et dans les rangs obscurs te cacher en silence.  
Près des jeunes conscrits alors, comme un d'entr'eux  
Qui vient d'ouïr du plomb le sifflement joyeux,  
Le vieux chef, à travers la cohorte serrée,  
Se jetait au-devant de la mort désirée.  
En vain !..

.....  
.....  
Race triste et risible, ô pauvre race humaine !  
Du seul succès présent adoratrice vaine !  
Que de fois devant toi passe un homme incompris,  
Que son aveugle siècle accable de mépris,  
Tandis qu'au temps futur son image muette  
D'ardente émotion remplira le poète !

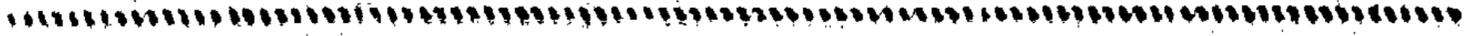
## NOTE.

Le *général d'armée*, dont Pouchkine n'a pas voulu écrire le nom, est *Barclay de Tolly*, l'un des hommes qui ont le plus honoré notre siècle par un dévouement calme et généreux aux devoirs les plus pénibles. Sa famille était irlandaise d'origine; né cependant en Russie, et Russe autant par le cœur que par sa naissance, il s'était élevé par ses mérites aux premiers postes de l'armée, et il était ministre de la guerre en 1812. L'empereur Alexandre le choisit pour commander en chef l'armée opposée à celle de Napoléon. Son expérience, ses talents, sa bravoure le rendaient digne de ce poste. Il comprit l'importance d'une telle mission; il comprit par quels sacrifices le salut de sa patrie devait être acheté. Il s'y résigna, et comme premier sacrifice, il offrit lui-même non pas seulement sa vie, mais sa popularité, sa réputation et presque son honneur.

Barclay de Tolly crut qu'une retraite devant les forces supérieures de l'ennemi était indispensable jusqu'à ce que la nation eût augmenté ses moyens de défense, et qu'il fallait attirer Napoléon loin de ses propres ressources; le laisser pénétrer jusque dans les entrailles de la Russie. Il s'arrêta froidement à cette résolution, et sans l'expliquer à un peuple bouillant, à une armée frémissante, qui n'avaient pas voulu la comprendre, il l'exécuta longtemps, n'opposant qu'une héroïque indifférence aux murmures, aux réclamations, aux insinuations perfides, aux injures ouvertes et aux malédictions enfin, qui, de toutes parts, se firent jour contre lui. On se souvint alors *que son nom était étranger*, et cette particularité, qui aurait été tout à fait indifférente dans des circonstances prospères, agit avec une force singulière contre le généralissime, alors que l'existence même de la nation russe semblait être mise en question. Lorsque Barclay vit qu'il avait complètement perdu la confiance de son armée, il crut le moment venu

pour résigner son commandement; — mais son but principal était atteint : l'ennemi s'était irrévocablement précipité au cœur de la Russie soulevée tout entière contre lui, et dont les régiments, encore intacts, pouvaient tirer, même d'une défaite, les avantages qu'auparavant une victoire ne leur aurait pas valu.

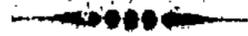
Barclay ne voulut pas, en cédant le commandement, se soustraire aux dangers qui accompagnaient sa résolution; et, pour supporter toute cette part de responsabilité, qui pouvait encore lui revenir, il se mit sous les ordres de son successeur; il acheva, comme chef d'un seul corps, la campagne dont il avait tracé le plan comme généralissime, et dont le succès dépassa tout espoir. — Ce ne fut qu'après les événements décisifs de la célèbre *retraite de Russie* que Barclay vit enfin la nation russe rendre justice à son habileté, à son abnégation, à toute cette grandeur composée d'éléments si rares, si *antiques*, dans le sens le plus noble de cette expression. La mort du feld-maréchal Koutousoff, laissant vacante de nouveau la place que ce général avait glorieusement remplie, l'Empereur, et l'on peut ajouter, la reconnaissance nationale rendirent le commandement à Barclay. Il lui fut donné de jouir en plein des fruits de ses conceptions et de ses souffrances, quand le traité de Paris eut fondé la paix de l'Europe, et ses dernières années brillèrent d'une gloire aussi pure que sa carrière avait été complète au service de son pays!



# LE DISCIPLE DU MAGICIEN.

PAR GOETHE.

*Traduit de l'allemand.*



Voici qu'enfin de sa demeure  
Le vieux sorcier s'est absenté ;  
Et ses esprits vont à cette heure  
Subir aussi ma volonté.

Je sais toutes ses pratiques,  
Et je veux, ainsi que lui,  
Par des mots cabalistiques,  
Faire un prodige aujourd'hui.

Va, marche, rapide !  
Et qu'ici soudain  
Coule une eau limpide  
Pour le bain,  
Que le flot jaillisse,  
Abondant et frais ;

Que tout s'accomplisse  
Selon mes décrets !

Viens, hâte-toi de comparaître,  
Revêts ces haillons, vieux balai !  
Depuis longtemps tu sers ton maître,  
Viens donc obéir sans délai !

Sois surmonté d'une tête !  
Debout sur deux pieds tiens-toi !  
Cours, et que rien ne t'arrête ;  
Remplis ton nouvel emploi.

Va, marche, rapide !  
Et qu'ici soudain  
Coule une eau limpide

Pour le bain.

Que le flot jaillisse,  
Abondant et frais ;  
Que tout s'accomplisse  
Selon mes décrets !

Voyez comme il court vers la rive,  
Comme il y puise le flot clair ;  
Déjà dans la chambre il arrive,  
Aussi rapide que l'éclair.

Plein de zèle pour sa tâche,  
Voyez comme il l'accomplit,  
Comme il marche sans relâche,  
Comme le bassin s'emplit !

Ta besogne est faite,  
Nous sommes contents ;  
Maintenant arrête !

Il est temps !  
Zélé domestique,  
Finis donc enfin . . . .  
Ciel ! le mot magique,  
Je le cherche en vain !

Le mot qui seul lui fait reprendre  
La forme qu'il avait d'abord !...  
Hélas ! il repart sans attendre,  
Il revient, il repart encor...

Il redouble de vitesse,  
Puisse, verse tour à tour :  
De nouveaux torrents sans cesse  
Se répandent à l'entour !

Plus d'autre ressource ;  
Il faut en finir.

Je vais, dans sa course

Le saisir.

Le voici ! courage ! . . .

Je tremble ! grand Dieu !

Quel maudit visage !

Quels regards de feu !

Quoi ! veux-tu donc, démon rebelle,

Submerger tout le bâtiment ?

Partout l'eau jaillit et ruisselle ;

Le flot grossit à tout moment.

Veux-tu bien cesser, perfide !

Quel maudit balai têtu !

Il repart . . . Bâton stupide !

Quand donc t'arrêteras-tu ? . . .

Tu poursuis, infâme !

Sans rien écouter . . . .

Je vais, sur mon âme,

T'arrêter !

Trompant ton attente,

Fantôme hideux,

Ma hache tranchante

Va te fendre en deux.

Voyez, le voici qui repasse ! . . .  
C'est fait de toi, spectre d'enfer !  
Tiens ! d'un seul coup je te terrasse !  
Tu tombes, craquant sous le fer,  
Enfin, il ne peut plus nuire ;  
Je l'ai bravement fendu.  
Ah ! grâce au ciel, je respire !  
Le repos m'est donc rendu !

O terreur subite !  
Les tronçons du bois  
Se relèvent vite  
A la fois !  
Redoublant de zèle  
Ils courent tous deux !...  
Puissance éternelle !  
Délivrez-moi d'eux !

Ils s'empressent ! plus de refuge !  
Les flots montent sur les lambris . . . .  
Quel épouvantable déluge !  
Maître ! maître, entendez mes cris !  
Le voici ! hâtez-vous, maître !  
Je ne sais que devenir ;  
Il ne veut plus disparaître

L'esprit que j'ai fait venir.

— « Balai, par ton maître  
Sois désenchanté !  
Ce qu'il te faut être  
Aie été !  
Car, seul, le vieux sage,  
Par des mots prescrits,  
Dompte à son usage  
Les puissants esprits ! »

---

## DEUX SONNETS DE PÉTRARQUE.

*Traduits de l'italien.*

---

### VOI CH' ASCOLTATE.

Vous qui, dans mes accords, cherchez à connaître  
L'accent de ces soupirs dont j'ai nourri mon cœur,  
Au temps de ma première et juvénile erreur,  
Lorsque mon être encore était presque un autre être;

En voyant mes regrets toujours prompts à renaître,  
Et tous mes vains espoirs, et ma vaine douleur,  
Celui qui, comme moi, sentit l'amour vainqueur,  
M'absoudra dans son âme, et me plaindra peut-être.

Mais je vois bien comment, en mes maux différents,  
J'ai servi de risée à la foule vulgaire;  
Et souvent de moi-même à rougir je me prends;

Et la honte est le fruit de ma belle chimère,  
Et je me la reproche, hélas! et je comprends  
Que ce qui plaît à l'homme est un rêve éphémère!

---

### CHI VUOL VEDER.

Qui veut voir ce que peut le ciel et la nature?  
Qu'il vienne contempler cet être gracieux,  
Qui n'est pas seulement un soleil à mes yeux,  
Mais qui même ravit ceux de la foule impure.

Et qu'il vienne bientôt, car la mort froide et dure  
Prend d'abord les meilleurs, laissant les vicieux;  
Cette âme est attendue au royaume des cieux.  
Ici tout bel objet passe et jamais ne dure.

S'il vient encore à temps, il pourra voir alors  
Harmonieusement s'unir en un seul corps,  
Beauté, grâce, vertus, et royale noblesse.

Et, l'esprit ébloui de ces moyens divins,  
Il dira que mes vers sont impuissants et vains ;  
Mais s'il tarde, ses pleurs devront couler sans cesse.

---

A\*\*\*.

PAR KOMIAKOF.

*Traduit du russe.*

---

Lorsque je vois ton front où se reflète  
Tant de candeur,  
Tes yeux sercins, une douleur muette  
Remplit mon cœur.

Sais-tu combien profond, pur et sincère  
Est mon amour ?

Sais-tu que j'ai donné ma vie entière,  
Et sans retour ?

Si ton regard frappe un rêve trop tendre  
D'un froid éclair,  
Jamais ma voix ne doit te faire entendre  
Le blâme amer.

Mais répondant par un chant de souffrance,  
Dernier aveu,  
J'enfermerai deuil, amour, existence,  
Dans cet adieu.

A ce doux chant, si plein d'ardeur secrète,  
Si triste et beau,  
On comprendra que d'un cœur de poète  
C'est le tombeau.

Je te rends grâce ! alors qu'une si douce flamme,  
M'avouant ton amour, rayonnait dans tes yeux,  
Sous ce joug bien-aimé s'éteignait dans mon âme  
L'élan audacieux.

Je te rends grâce ! alors qu'à ton jeune poète  
Tu jetas sans pitié tes regards froids et fiers,

Mon orgueil s'éveilla, t'arrachant ta conquête;  
Et je brisai mes fers.

Et plus large et plus fort mon essor se ranime,  
Mon cœur s'épanouit; tout est calme en mon sein:  
La sainte poésie ombrage plus sublime  
Mon front libre et serein.

Après l'orage ainsi plus calme se balance  
Le flot de l'Océan, les prés fleurissent mieux;  
Blessé légèrement ainsi l'aigle s'élance  
Plus avant dans les cieux!

---

## ALPUXARA.

FRAGMENT DE CONRAD VALLENROD,

PAR ADAM MICKIEWICZ.

*Traduit du polonais.*

---

En tous lieux succombe le Maure;  
Ses forts croulent de toutes parts;

Grenade se défend encore,  
Mais la peste est dans ses remparts.

Almanzor combat plein d'audace  
Aux montagnes d'Alpuxara :  
Les Espagnols cernent la place ;  
Demain tout se décidera.

Le jour paraît, les murs se brisent,  
L'airain rugit, lançant la mort ;  
Aux minarets les croix reluisent ;  
Les Espagnols ont pris le fort.

Almanzor seul, dans la déroute,  
Ayant vu tomber tous les siens,  
L'arme en main, se fraye une route,  
Et, fuyant, échappe aux chrétiens.

Parmi les morts et le ravage,  
L'Espagnol dresse le festin,  
Se gorg de vin, et partage  
Les prisonniers et le butin.

Bientôt l'une des sentinelles  
Annonce au chef qu'un inconnu,

Apportant de graves nouvelles,  
Dans le fort en hâte est venu.

C'était Almanzor, le roi maure;  
Et lui-même il retourne ainsi  
Vers ses ennemis qu'il implore,  
En se livrant à leur merci.

« Espagnols ! quittant ma retraite,  
Leur dit-il, je viens en ce lieu  
Frapper votre seuil de ma tête,  
Servir désormais votre Dieu.

« Qu'on apprenne à toute la terre  
Qu'un Arabe, qu'un roi hautain,  
De ses vainqueurs devient le frère,  
Le vassal de leur souverain. »

L'Espagnol prise la vaillance;  
Voyant Almanzor de retour,  
Chacun pour l'accueillir s'avance;  
Il les embrasse tour à tour.

C'est le chef des troupes chrétiennes  
Qu'il baise avec le plus d'ardeur :

Il colle ses lèvres aux siennes ;  
Il le presse contre son cœur.

Soudain il tombe. — Mais encore  
Autour des pieds de l'Espagnol,  
Enlaçant son turban, le Maure  
Se traîne après lui sur le sol.

A l'entour, livide et farouche,  
Il jette un regard menaçant ;  
Un rire horrible est sur sa bouche,  
Et ses yeux sont remplis de sang.

« Voyez ! je suis pâle et malade...  
Giaours, je vous ai trompés tous !  
Écoutez ! je viens de Grenade,  
J'apporte la peste chez vous !

« Dans votre sein ma lèvre impure  
A mis un poison dévorant ;  
Venez, contemplez ma torture !  
Vous la subirez en mourant ! »

Il crie, il s'agite par terre,  
Il voudrait, dans ses bras qu'il tend,

Étreindre leur armée entière ;  
Il rit, orgueilleux et content,

Il meurt. — Sa bouche qui se glace  
Rit encore au moment fatal ;  
Et pour toujours sur cette face  
Reste empreint un rire infernal.

Les chrétiens furent en déroute ;  
Mais la peste d'eux s'empara,  
Et leur troupe succomba toute  
Aux montagnes d'Alpuxara.

---

## MONOLOGUE DE SAPPHO.

FRAGMENT DE LA TRAGÉDIE D'ORILLPARZER.

*Traduit de l'allemand.*

Grands Dieux ! Dieux protecteurs !  
Vous m'avez accordé vos plus saintes faveurs !  
Vous m'avez prodigué des présents que j'adore,

Donné du chant divin l'arc vibrant et sonore,  
Donné le plein carquois d'hymnes mélodieux,  
Le cœur qui sent, l'esprit que la pensée enflamme,  
Le pouvoir d'exprimer ce qu'a créé mon âme.

Je vous rends grâce, ô Dieux!

Vous avez couronné ma tête de victoire,  
Et pour l'éternité semant au loin ma gloire,  
Vous l'avez à jamais répandue en tous lieux!  
Mon chant est répété par la race étrangère,  
Et Sappho ne pourra périr qu'avec la terre.

Je vous rends grâce, ô Dieux!

Vous m'avez présenté la coupe de la vie,  
Et permis d'y goûter, étonnée et ravie!  
D'y goûter seulement, non d'y boire ici-bas.  
A votre ordre sacré toujours obéissante,  
Je dépose aujourd'hui cette coupe enivrante,

Et je ne boirai pas!

A mon œuvre, grands Dieux, donnez sa récompense!  
Ceux dont vous faites choix ignorent la souffrance,  
Et de la maladie ils n'ont pas vu sur eux  
Ramper hideusement le serpent venimeux.  
Dans la fleur de leurs jours, dans leur vigueur entière,

Votre bras les enlève au séjour de lumière.  
Vous que j'ai célébrés, ô tutélaires Dieux !  
Ne me refusez pas un sort si glorieux !

Oh ! ne me laissez point exposée à l'outrage  
De la foule insensée, et qui croit être sage,  
Aux insultants mépris de tous les vils railleurs.  
Laissez l'arbre mourir, quand sont mortes les fleurs !  
Terminez des efforts qui brisent mon courage :  
Que ma vie aujourd'hui ne se démente pas !  
Je suis trop faible, ô Dieux, pour lutter davantage...  
Donnez-moi la victoire exempte de combats !

---

# L'ORIGINE DE LA HARPE \*

PAR THOMAS MOORE.

*Traduit de l'anglais.*

---

Ma douce harpe fut, m'a-t-on dit autrefois,  
Une jeune sirène à la touchante voix,  
Une beauté des mers qui chantait sous les ondes,  
Et qui souvent quittait ses demeures profondes,  
Et venait rencontrer, sur la rive, le soir,  
Un mortel qu'elle aimait, — qu'elle aimait sans espoir.  
Elle pleura longtemps, et souffrit en silence,  
Jusqu'à ce que le ciel, témoin de sa constance,  
Touché de son amour, de ses regrets amers,  
En harpe enfin changea cette vierge des mers.  
Elle garda toujours sa voix mélodieuse,  
De son corps recourbé la forme gracieuse;  
Sur ses bras, que l'amour semblait ouvrir encor,

(\*) Ces vers furent faits à l'occasion d'un dessin qui représentait une harpe sous la forme d'une sirène.

Ses cheveux retombant devinrent cordes d'or.  
C'est pourquoi cette harpe entremêle sans cesse  
Aux accents de l'amour les chants de la tristesse.

---

## DEUX FRAGMENTS DE DANTE.

*Traduit de l'italien.*

---

### L'ENFER (CHANT TROISIÈME).

C'est par moi qu'on parvient aux peines éternelles ;  
C'est par moi qu'on parvient au séjour de douleur ;  
C'est par moi qu'on parvient aux races criminelles.

La justice inspira mon divin fondateur ;  
Je suis ce qu'ont créé la suprême puissance,  
Le souverain savoir, l'amour médiateur.

Avant moi rien n'était, hors l'éternelle essence ;  
Et moi je durerai pendant l'éternité ;  
Vous qui passez ici, laissez toute espérance !

Voilà quels sont les mots qu'en ma route arrêté  
Je vis en couleur sombre inscrits sur une porte.  
Maître, dis-je, leur sens m'emplit d'anxiété.

Et lui me répondit : Maintenant il importe  
Que contre tout soupçon ton cœur soit défendu,  
Toute vile faiblesse en toi doit être morte.

Au lieu que je t'ai dit te voici descendu,  
Et je te ferai voir cette foule en délire,  
Pour qui le bien suprême est à jamais perdu.

Puis, me prenant la main avec un doux sourire,  
Qui me rendit courage et raffermi ma foi,  
Au séjour de mystère il alla m'introduire.

Là, des cris, des soupirs, des hurlements d'effroi  
Résonnaient dans la nuit que nul astre n'éclaire,  
Tellement que d'abord j'en pleurai malgré moi.

Des sanglots de douleur, des accents de colère,  
Des langages divers, des murmures affreux,  
Des voix rauques, des coups de rage involontaire,

Sans cesse remplissaient de bruits tumultueux

Le brouillard éternel de la lugubre enceinte,  
Comme quand l'ouragan fouette le sol poudreux.

Alors moi, qui d'horreur avais la tête ceinte ;  
Maître, quels sont ces cris ? dis-je à mon conducteur ;  
Quelle troupe se livre à cette horrible plainte ?

Les âmes sans repos qui font cette clameur,  
Ainsi me répondit le poëte, sont celles  
Dont l'existence fut sans honte et sans honneur.

Ceux qui sont condamnés à ces douleurs cruelles,  
Forment le chœur confus d'anges qui n'ont été  
Ni rebelles à Dieu, ni zélés et fidèles.

Le ciel, en les gardant, souillerait sa beauté.  
Dans son gouffre l'enfer ne saurait les admettre,  
Car les damnés pourraient en tirer vanité.

Et je lui demandai : Quelle souffrance, maître,  
Les fait donc maintenant se lamenter si fort ?  
Je vais, répliqua-t-il, te le faire connaître.

Ceux-là ne peuvent point espérer en la mort ;  
Et leur obscure vie est si vile et si basse,

Qu'il leur faut envier toujours tout autre sort.

Nul renom après eux ne reste, et nulle trace ;  
Le Dieu juste et clément les voit avec mépris.  
Ne discourons point d'eux ; jette un regard, et passe.

---

### L'ENFER. (CHANT CINQUIÈME.)

Et je lui dis ces mots : Je voudrais bien , poëte ,  
Parler à ces deux-là qui vont toujours de front ,  
Et volent si légers au gré de la tempête.

Et lui me répondit : Lorsqu'ils s'approcheront ,  
Conjure-les au nom de cet amour fidèle  
Qui les unit encore, et sans doute ils viendront.

Aussitôt que je vis la tourmente cruelle  
Les amener ; O vous, dis-je, âmes sans espoir !  
Venez, si vous pouvez, vers moi qui vous appelle !

Ainsi que deux ramiers, empressés de revoir  
Leur doux nid, ouvrent l'aile, et, pleins d'impatience,  
Fendent l'air, entraînés par leur tendre vouloir :

Ainsi, se détachant de cette foule immense,  
Le couple vint à nous à travers l'air pesant.  
De mon cri plein d'amour telle fut la puissance.

O bienveillant mortel ! être compatissant !  
Qui nous viens visiter dans la sombre atmosphère,  
Nous, hélas ! dont la terre a bu le jeune sang,

Si l'Éternel voulait ouïr notre prière,  
Nous lui demanderions de combler tous tes vœux,  
Puisque tu prends pitié de notre peine amère.

Nous allons maintenant te parler, si tu veux ;  
Et nous t'écouterons, si telle est ton envie,  
Tant que paraît cesser ce vent impétueux.

La ville où commença ma triste et courte vie,  
Est aux bords où le Pô termine, en s'abîmant,  
Sa lutte avec les eaux dont sa course est suivie.

L'amour, qu'un noble cœur apprend facilement,  
En celui-ci fit naître une brûlante flamme  
Pour ma beauté, détruite, hélas ! cruellement.

L'amour, qu'un amour vrai toujours cause et réclame,

Me le fit tant chérir, qu'ainsi que tu le vois,  
Cette tendresse encore est restée en mon âme.

L'amour nous fit subir même mort à la fois :  
L'enfer attend l'auteur de ce double homicide.  
Ainsi parla l'esprit d'une plaintive voix.

J'écoutai, tout ému, la victime timide,  
Et je penchai la tête et restai le front bas :  
A quoi donc songes-tu ? me dit enfin mon guide.

Alors je répondis à sa demande : Hélas !  
Quels pensers enchanteurs, quelle suave ivresse  
Menèrent ces amants au douloureux trépas !

Puis, je me retournai vers eux plein de tristesse,  
Et repris, m'adressant à ces jeunes martyrs :  
Francesca, ton tourment m'attendrit et m'opresse...

Mais dis-moi, triste amante, au temps des doux soupirs,  
Comment et quand l'amour t'apprit-il à connaître  
Les émois incompris et les douteux désirs ?

Elle alors : Il n'est point de douleur qui puisse être  
Telle que de songer, dans le malheur présent,

A nos jours de bonheur, et bien le sait ton maître,

Mais s'il te plaît d'ouïr comment, nous maîtrisant,  
L'amour naquit en nous, je m'en vais te l'apprendre,  
Comme celui qui dit et qui pleure en disant.

Seuls tous deux, nous lisions un jour l'histoire tendre  
De Lancelot soumis au servage amoureux ;  
Nous n'avions nul soupçon que l'on pût nous surprendre.

Ce récit fit souvent se rencontrer nos yeux,  
Et notre joue en fut souvent décolorée ;  
Mais un seul mot enfin sut nous vaincre tous deux.

Au passage où l'amant sur la bouche adorée  
Baise un tendre sourire, avec un doux retour,  
Celui-ci, dont je dois n'être plus séparée,

Tout tremblant, me baisa la bouche avec amour ;  
L'interprète entre nous devint ce livre même,  
Et nous ne lûmes pas plus avant en ce jour.

Et tandis qu'en ces mots l'esprit souffrant et blême  
Achevait son récit, l'autre pleurait si fort,  
Que, navré de douleur et de pitié suprême,  
Je défaisais soudain et tombai comme un mort.

---

## CHANT LITHUANIEN.

FRAGMENT DE CONRAD VALLENROD,

PAR ADAM MICKIEWICZ.

*Traduit du polonais.*

---

La Wilia, mère de nos fontaines,  
Sur un lit d'or roule des eaux d'azur,  
Mais ton visage, ô vierge de nos plaines,  
Est plus charmant, et ton cœur est plus pur!

La Wilia dans son beau vallon coule  
Parmi les fleurs aux riantes couleurs;  
A ses genoux la vierge voit en foule  
Nos jeunes gens, plus brillants que les fleurs.

La Wilia, loin de la fleur qui brille,  
Court au Niémen, ne chérissant que lui;  
C'est l'étranger qu'aime la jeune fille,  
Parmi les siens elle est avec ennui.

Et le Niémen, saisissant son amante,  
Contre son sein la presse, impétueux,  
L'emporte au loin en sa course bruyante,  
Et dans la mer ils périssent tous deux.

O vierge, ainsi celui que ton cœur aime  
Doit t'arracher à ton vallon charmant!  
L'oubli profond t'engloutira de même,  
Mais seule, hélas! encor plus tristement!

Aucun conseil n'arrête et ne réprime  
L'onde qui fuit, le cœur qui bat d'amour :  
Dans le Niémen la Wilia s'abîme,  
La vierge pleure en sa déserte tour!

---

## LA MER.

PAR JOUKOWSKY.

*Traduit du russe.*

---

O mer d'azur! mer profonde et muette!  
Tu me retiens, fasciné, devant toi.  
En toi respire une vie inquiète,

Un sourd désir, un vague et tendre émoi.  
Muette mer! quel mystère t'anime?  
Révèle-moi tes secrètes amours :  
De quoi tressaille ainsi ton vaste abîme?  
De quoi ton sein palpite-t-il toujours?  
T'attire-t-il, puissante prisonnière,  
Ce ciel lointain, ce ciel splendide et pur?  
Son doux aspect calme ta vague altière,  
Tu te revêts de son limpide azur ;  
De ses reflets mollement tu te voiles,  
Quand du matin l'éclat l'empourpre encor,  
Tu resplendis des feux de ses étoiles,  
Tu t'embellis de ses nuages d'or.  
Et quand parfois les ombres de l'orage  
Du firmament t'enlèvent les splendeurs,  
Ta voix gémit, tu t'élances sauvage,  
Pour déchirer ces jalouses vapeurs...  
Et l'ombre fuit; mais ton trouble te reste,  
Ton flot s'agite et s'enfle plein d'effroi ;  
Avec l'éclat de la voûte céleste  
L'ancien repos ne renaît pas en toi ;  
De tes dehors longtemps la paix est feinte,  
Longtemps frémit ton gouffre refermé,  
Et tu ne peux bannir la vague crainte  
De perdre encor l'aspect du ciel aimé.

---

# PIBROCH DE DONUIL.

CHANT DE GUERRE MONTAGNARD,

PAR WALTER SCOTT.

*Traduit de l'anglais.*

Pibroch de Donuil !  
Que ta voix retentisse ;  
Que le clan Conuil  
A l'appel obéisse.  
Soyez prompts au signal ,  
Et que nul ne diffère ;  
Venez, noble et vassal,  
En parure guerrière.

Du rocher, du vallon  
Accourez tous ensemble :  
Où flotte le pennon  
Que tout vienne et s'assemble :  
Le plaid du montagnard ,  
Et sa poitrine forte ;  
Le glaive et le poignard,

Et le bras qui les porte.

Laissez, à cet appel,  
Le troupeau sans pâture,  
L'épousée à l'autel,  
La mort sans sépulture.  
Laissez l'agile daim  
Et la barque légère ;  
Venez, le fer en main,  
Venez prêts pour la guerre.

Venez, tels que les vents,  
Quand les chênes fléchissent :  
Tels que les flots mouvants,  
Quand les vaisseaux périssent.  
Venez vite, guerriers !  
Et plus vite, et plus vite,  
Chefs, pages, écuyers,  
Et seigneurs et leur suite.

De la plaine et du mont  
Ils viennent, ils s'élancent !  
La plume d'aigle au front,  
Les combattants s'avancent.  
Jetez le plaid à bas !

Tirez la lame large!  
Pibroch, de nos combats  
Sonne la charge!

---

## LE CHANT DE LA JEUNE ARABE\*.

FRAGMENT DE DEKAR, PAR AL. CHODZKO.

*Traduit du polonais.*

Du ciel d'avril fécond nuage,  
Du ciel d'avril brillant soleil,  
Vous semez sur votre passage  
La pluie et le rayon vermeil.

Et sortant de la mer obscure  
La coquille s'ouvre soudain,  
Boit le rayon, la goutte pure,  
En fait la perle dans son sein.

(\*) Ce chant fait allusion à une croyance populaire des Orientaux. Ils content que tous les ans, au mois d'avril, il paraît au ciel un petit nuage, qui répand une pluie dont les gouttes, en tombant dans les coquilles, s'y transforment en perles.

En vain la jette au loin la bise,  
En vain le flot l'emporte encor ;  
Jusqu'au moment qu'elle se brise,  
Elle garde son pur trésor.

Oh ! plus que ce soleil de flamme,  
Tes yeux m'étaient brillants et chers ;  
Tes accents tombaient dans mon âme  
Plus doux que la pluie aux déserts !

Et mon cœur, plein de son idole,  
Plongé dans un repos rêveur,  
Dans ton regard, dans ta parole,  
Buvait la joie et le bonheur.

Que l'orage sur lui s'épuise,  
Qu'il l'emporte au loin sans retour ;  
Le cœur, jusqu'à ce qu'il se brise,  
Garde son souvenir d'amour.

---

.....  
**AU POÈTE.****PAR JASIKOF.***Traduit du russe.*  
—•—

Quand avec toi s'allia le génie,  
Et, palpitant sous l'inspiration,  
Quand tu connais ta carrière bénie,  
Quand tu comprends ta sainte mission ;  
Quand s'offre à toi, pour ton œuvre puissante,  
Tout ce qu'à l'homme accorde un Dieu ;  
    La pensée étincelante,  
    Et la parole de feu :

Va ! que ta voix, prophète, retentisse !  
Mais chaste et pur marche dans ton chemin ;  
N'accepte pas les caresses du vice,  
Et n'ouvre pas au salaire ta main.  
Que du pouvoir sur toi le courroux tombe,  
Que ses faveurs éblouissent tes yeux ;  
Sois innocent autant que la colombe,  
Et sois, autant que l'aigle, audacieux !

Et des accords aux douceurs souveraines,  
S'élançeront du luth inspirateur;  
Du triste esclave ils suspendront les peines,  
Du roi Saül ils charmeront le cœur.  
Et tu verras s'épanouir sublime  
Ta noble vie, — et radieux seront  
Tes regards qu'une flamme anime,  
Et ton calme et candide front.

Mais de jouir d'un frivole suffrage,  
Si tu formas le condamnable vœu,  
Crains d'apporter un fastueux hommage  
Et de vains dons à l'autel de ton Dieu!  
A tes désirs n'attends pas qu'il se rende :  
Le feu du ciel, le tonnerre vengeur  
Disperseront l'insidieuse offrande,  
Frappant d'effroi le sacrificateur.

---

---

## L'ADIEU A LA HARPE.

PAR THOMAS MOORE.

*Traduit de l'anglais.*

---

L'oubli pesait sur toi, harpe de ma patrie,  
Le silence enchaînait ton éloquente voix,  
Lorsque je vins te rendre, ô ma harpe chérie,  
Tes magiques concerts, ta gloire d'autrefois ;  
Le doux lai de l'amour, ou le chant d'allégresse  
Sur tes cordes encor fut souvent répété ;  
Mais tu connaissais tant l'accent de la tristesse,  
Qu'un soupir échappait parfois à ta gaîté.  
Repose maintenant, ô harpe de mon île !  
Je ne tresserai plus de guirlandes de chants :  
Dors, jusqu'à ce qu'un jour une main plus habile  
Ranime tes accords si doux et si touchants.  
Si tes sons quelquefois de la vierge timide,  
De l'amant, du guerrier ont fait battre le cœur,  
La gloire en est à toi ! je fus le vent rapide,  
Qui passa, réveillant ton langage enchanteur.

---

## LA FLEUR.

SONNET PAR BENEDICTOF.

*Traduit du russe.*

---

Quel merveilleux tissu de couleurs , de lumière !  
Belle apparition, nous tombas-tu des cieux ?  
L'or pare ses contours d'un éclat précieux ,  
L'aube de ses splendeurs l'empourpra tout entière.

Non, c'est l'enfant du sol, naissant de la poussière,  
Sa patrie est le pré. Mais pour faire à nos yeux  
Apparaître et briller cet objet gracieux ,  
Sans doute on a caché quelque perle sous terre ?

Non, pour lever ainsi son front d'or et d'azur,  
La fleur doit d'un grain noir prendre son origine,  
Et sous le sol, dans l'ombre, étendre sa racine.

De la douleur ainsi souvent le germe obscur  
Tombe au cœur du poète, et s'y plonge et le mine,  
Et revient sur sa lèvre éclore en hymne pur.

---

# JEANNE D'ARC.

PAR SCHILLER.

*Traduit de l'allemand.*

---

Flétrissant l'idéal de l'humaine grandeur,  
L'ironie à son gré te traîna dans la fange;  
Contre le beau toujours lutte l'esprit moqueur,  
Il ne voit pas le Dieu, ni ne peut croire à l'ange!  
De tout ravir à l'âme il se fait une loi,  
S'attaquant à l'erreur il vient blesser la foi.

Mais, comme toi, de simple et de chaste origine,  
Comme toi-même aussi bergère au cœur pieux,  
La poésie enfin te tend sa main divine,  
Et s'élance avec toi, t'emportant vers les cieux;  
Elle met à ton front l'auréole sacrée,  
Tu vivras à jamais, car le cœur t'a créée.

---

---

# LE FEUILLET BLANC,

PAR RUCKERT.

*Traduit de l'allemand.*

---

Feuillet où j'épanchais ma flamme,  
Où ma main traçait en tremblant  
Ce qui palpitait dans mon âme,  
J'ajoute à vous un feuillet blanc.

Au-dessus de tous les langages  
Mon bonheur, en son pur élan,  
N'a pu s'exprimer dans les pages  
Qui précèdent ce feuillet blanc.

Doux rayon tombé dans mon être!  
Lorsque ton regard bienveillant  
Lira ces chants que tu fis naître,  
Parcours aussi ce feuillet blanc.

Toi qui dans mon cœur as su lire  
Cet amour toujours redoublant,  
Ce que mes vers n'ont pu te dire,  
Lis-le donc sur ce feuillet blanc!

## A TOI.

A toi toujours, ce qu'aucun mot n'exprime,  
Chaque pensée et chaque tendre émoi,  
Et chaque espoir, et chaque élan sublime,  
Toute ma vie et tout mon être, à toi !

Non, à ce monde incrédule et funeste,  
Non je n'ai point dévoilé mon trésor ;  
J'ai dans mon cœur gardé le don céleste,  
Comme l'hostie en un calice d'or.

Toi seul as su combien ce cœur de femme  
Pouvait aimer et pouvait être aimé ;  
Toi seul as su que quelque sainte flamme  
Devait brûler dans ce temple fermé !

Mon bonheur, laisse-moi le boire  
A pleine coupe chaque jour ;  
Poète, à moi ta belle gloire ?  
Jeune homme, à moi ton doux amour !

Oh ! croyons, espérons sans borne !  
Oh ! rêvons des rêves divins !  
Et, dans ce monde aride et morne,  
Si nos beaux songes restent vains :

C'est beaucoup d'avoir pu sur terre  
Rêver un bonheur éternel ;  
D'avoir sondé le saint mystère,  
Et d'avoir deviné le ciel !

Oui, l'amour seul est l'existence,  
La loi de l'ange au cœur de feu ;  
Oui, l'amour seul peut être immense,  
L'amour seul peut comprendre Dieu !

Avril 1837.



### QUAND TA VOIX EST SI TENDRE.

Quand ta voix est si tendre,  
Ton œil si plein d'espoir,  
Et j'entends sans entendre,  
Je regarde sans voir ;  
Quand un soupir achève  
Quelques mots dits tout bas,  
Oh ! laisse que je rêve,  
Ne t'en étonne pas.

Quand une étoile blanche  
Luit au-dessus de nous,  
Quand, muette, je penche

Mon front sur tes genoux ;  
Quand la tristesse effleure  
Mon cœur entre tes bras,  
Oh ! laisse que je pleure ,  
Ne m'interroge pas.

Que t'importe quelle ombre  
Passe devant mes yeux ?  
Qu'un instant tombe sombre,  
Dans mes instants joyeux ?  
Mes bonheurs, mes souffrances,  
M'inondant tour à tour,  
Mes rêves, mes silences,  
Mes pleurs ne sont qu'amour.

Avril 1837.

---

ET J'AVAIS DIT.

Et j'avais dit : « Puisque rien ne contente,  
Puisque nos jours sitôt sont révolus ,  
Qu'importent donc, dans cette vie errante,  
Quelques bonheurs ou quelques pleurs de plus!

Il naît parfois d'innocentes hosties ,  
Êtres placés ici par le Seigneur,

Pour révéler aux âmes perverses  
Que l'homme va vers un monde meilleur.

D'autres auront les biens d'un sort prospère,  
Eux, il leur faut mettre ailleurs leur espoir,  
Eux, étrangers, sont venus sur la terre,  
Pour y passer comme une ombre du soir.

Ils devront vivre, et jamais ne connaître  
Ce qu'ici-bas la vie a de plus doux,  
Mais ils sauront, mieux qu'un heureux peut-être,  
Devant leur Dieu tomber à deux genoux.

Mais ils sauront qu'on peut souffrir, et croire  
Qu'il est là-haut un soutien éternel,  
Que la douleur est l'ardent purgatoire  
Où doit plonger l'âme qu'attend le ciel.

Et je marchais dans ma carrière aride,  
Sans accuser mon sort de sa rigueur,  
Sans reculer devant l'avenir vide,  
Et sans permettre un rêve au jeune cœur.

Et du bonheur j'entrevois la fête,  
Et j'entendais des mots doux et joyeux,

Et je passais en détournant la tête,  
Et je fermais mon oreille et mes yeux.

Mais seule enfin dans le sinistre espace,  
Qui s'allongeait, qui s'allongeait toujours,  
Je m'arrêtai, pâle et demandant grâce,  
Et succombant au fardeau de mes jours.

Et je compris alors dans ma faiblesse,  
Que j'enfreignais quelque éternelle loi,  
Qu'autour de moi l'ombre augmentait sans cesse,  
Et que le sol allait manquer sous moi.

Et j'ai voulu, frêle ondine nouvelle,  
Recevoir l'âme au souffle de l'amour,  
Et même, au prix de l'expiation comme elle,  
Comme elle au moins exister un seul jour.

Octobre 1837.

---

### STANCES.

Seul dans la nuit quand rêve le poète,  
Quand un éclair s'allume dans ses yeux,  
Quand tout à coup de sa bouche muette

Jaillit le flot des chants impétueux,  
Quand le génie est devenu son maître,  
Et qu'il l'enlève aux choses d'ici-bas :  
Vous comprendrez ces purs transports peut-être,  
Peut-être, hélas ! ne comprendrez-vous pas !

Quand, citoyen joyeux d'un autre monde,  
Il lève au ciel ses regards triomphants,  
Quand il ressent une pitié profonde  
Pour cette terre et ces hommes-enfants,  
Quand un mépris sublime le pénètre  
Pour tous ces biens, qui lui semblent si bas :  
Vous comprendrez ce beau dédain peut-être,  
Peut-être, hélas ! ne comprendrez-vous pas !

Suivant, pensif, un sentier solitaire,  
Quand il a fui loin du monde moqueur,  
Quand dans son âme habite un doux mystère,  
Quand une voix résonne dans son cœur,  
Quand une image à ses yeux vient paraître,  
Et lui sourit et lui parle tout bas :  
Vous comprendrez ce doux secret peut-être,  
Peut-être, hélas ! ne comprendrez-vous pas !

Quand, s'enivrant de céleste espérance,

Son âme a dit le mot divin : TOUJOURS !  
Et quand il sent toute la joie immense  
D'unir deux cœurs en de saintes amours,  
Et de les fondre, et d'en faire un seul être,  
Bravant l'absence et bravant le trépas :  
Vous comprendrez ce saint bonheur peut-être,  
Peut-être, hélas ! ne comprendrez-vous pas !

Et quand la vie a trompé son attente,  
Ne lui donnant qu'un aride rocher,  
Qu'il parcourut, brûlé de soif ardente,  
Cherchant toujours la source où l'étancher ;  
Et quand il meurt sans l'avoir pu connaître,  
Brisé trop tôt par d'insensés combats :  
Vous comprendrez ce qu'il cherchait, peut-être,  
Peut-être, hélas ! ne comprendrez-vous pas !

---

## JEANNE D'ARC.

### I.

La voyez-vous passer, la jeune paysanne ?  
La voyez-vous, le soir, sortant de sa cabane,

S'écarter du village où l'on chante et l'on rit ?  
Elle vient se rasseoir sous l'arbre centenaire,  
Baissant son chaste front, sourde aux bruits de la terre,  
Et seule avec l'Esprit.

Elle doit écouter, dans cette longue veille,  
Son implacable voix qui lui parle à l'oreille ;  
Elle doit revenir demain, comme aujourd'hui,  
Subir en frissonnant son approche fatale,  
Durant toute la nuit rester, muette et pâle,  
Face à face avec lui.

Elle doit accepter le pacte formidable,  
Ne pas oser fléchir sous le poids qui l'accable,  
Ignorer toute joie et tout amour humain ;  
Redoutable instrument des vengeances divines,  
S'environnant de deuil, de morts et de ruines,  
Poursuivre son chemin.

Malheur à toi ! malheur, ô jeune condamnée !  
Car tous s'écarteront de la Prédestinée ;  
Car avec toi seront le mystère et l'effroi,  
Car tu seras vouée aux terribles puissances,  
Car pour toi plus d'erreurs, pour toi plus d'espérances !  
Malheur, malheur à toi !

Car Dieu ceindra ton front d'ardentes auréoles,  
Sur tes lèvres viendront de sublimes paroles,  
Et tu devras frémir à tes propres accents;  
Malheur à toi, malheur, ô bergère ingénue!  
Car tes yeux brilleront d'une flamme inconnue,  
Et verront les absents.

Obéis à l'arrêt! obéis sans murmure :  
Porte le joug d'airain, ô frêle créature!  
Obéis! fais ton cœur impitoyable et sourd;  
Brise tous tes bonheurs, ferme à jamais ton âme!  
Laisse tout! quitte tout! le Seigneur te réclame!  
Voici venir son jour.

Dévouée. elle attend. Déjà l'heure est prochaine,  
Déjà l'heure a sonné pour l'œuvre surhumaine  
Qu'à cette faible enfant l'Éternel réserva :  
Soudain elle se lève avec un cri sublime,  
Le souffle du Très-Haut a rempli sa victime,  
Elle s'arme! elle va!...

## II.

La voyez-vous marcher, l'ardente vengeresse?  
La voyez-vous, là-bas, dans la mêlée épaisse,

Rapide, s'élançant avec son étendard?  
Voler, précipitant ses pas involontaires,  
Et plonger dans les rangs des pâles adversaires  
Son fascinant regard?

Dans la profonde horreur des fumantes batailles  
Elle marche en avant, sans cœur et sans entrailles,  
Active à consommer l'œuvre du Dieu vivant;  
Parmi les feux, le sang, les victimes sans nombre,  
Terrible, secouant sa chevelure sombre,  
Elle marche en avant!

De combats en combats, sans relâche et sans trêve,  
Dans sa débile main l'inévitable glaive,  
Elle va poursuivant son chemin jusqu'au bout;  
Haletante, au pouvoir d'une force cruelle,  
Et partout et toujours elle sent derrière elle  
L'Invisible debout.

### III.

La voyez-vous, hélas! la morne prisonnière,  
Comme un pâle fantôme assise sur la pierre?  
Son destin s'accomplit impitoyablement.  
Dieu pour se signaler voulut son entremise :

Aujourd'hui l'œuvre est faite, il permet que l'on brise  
L'inutile instrument.

Elle qui dut quitter son humble toit de chaume,  
Pour délivrer un peuple et sauver un royaume,  
Bergère qui marchait, dispersant les héros!  
Elle est là, chaste hostie ! ô mystère suprême !  
En butte à la risée, à l'insulte, au blasphème,  
En proie à ses bourreaux !

Et du fond de son cœur, pendant ces longues heures,  
S'élève le cri sourd des voix intérieures ;  
Tous ses deuils incompris, ses immenses douleurs,  
Étreignent à la fois la victime muette,  
Et tremblante et brisée elle baisse la tête,  
Et s'inonde de pleurs.

O triste délaissée ! hélas ! ce que tu pleures,  
Ce n'est point la splendeur des royales demeures,  
Où tu vins achever ta sainte fonction ;  
Ce n'est point la bruyante et vaine idolâtrie  
De ce peuple insensé, qui maintenant te crie  
Sa malédiction.

Non, non ; c'est ta vallée aux horizons immenses,

Et ton calme village, et ce temps d'ignorances  
Où tu passais tes jours à regarder le ciel,  
Où ton cœur débordait d'une paix sans mélange,  
Où ton âme chantait, comme un ardent Archange,  
Un cantique éternel!

Oh! tu le savais bien, en quittant la chaumière,  
Qu'il fallait à ton Dieu t'immoler toute entière,  
Que tu succomberais sous la croix des Élus!  
Que pour toi sur la terre il n'était point d'asile,  
Que l'heure du retour dans ton vallon tranquille  
Pour toi ne viendrait plus.

Eh bien, pâle martyre, achève ton calice!  
Que l'épreuve terrible aujourd'hui s'accomplisse!  
Déjà le peuple attend et s'agite en grondant.  
Lève-toi! va subir ta dernière torture!  
Toi, la libératrice et la sainte et la pure,  
Marche au bûcher ardent!



